

Bref!
recueil de récits.
par Mimo

Été 2017

Première partie

Le jour où je devins écrivaine

J'adore lire. Chaque début de semaine, je me précipite chez mon libraire, à la recherche des deux ou trois briques qui vont me procurer des heures d'émotions. Ce jour-là, j'étais toute concentrée à ma tâche de fouineuse quand soudain je me suis sentie bousculée. Je perdis pied et, incapable de retenir ma chute, je me retrouvai étendue de tout mon long sur le plancher. J'étais quelque peu sonnée. J'avais percuté un petit présentoir qui mettait en évidence le dernier roman d'une écrivaine que je ne connaissais pas. Reprenant mes esprits, je levai les yeux et vis un commis à la mine effarée. "Ce n'est rien, lui dis-je. Ça va aller." Ce n'est pas mon état qui le troublait, comme j'allais bientôt le constater en regardant autour de moi sur le plancher. Pleins de mots y gisaient, autant de preuves du crime que je venais de commettre malgré moi. Estomaquée, je m'emparai d'un des livres tombés du présentoir. Je l'ouvris. Ses pages étaient vides. Pas une phrase, pas un mot, pas une virgule, ni point d'interrogation, ni même d'exclamation ! Je m'empressai d'ouvrir les autres livres. Tous devenus déserts par ma faute. J'étais en état de panique. Comme un enfant pris sur le fait, je me mis à ramasser des mots. Je me demande bien pourquoi, après coup. Qu'aurais-je pu faire de « boule rage envie miroir pleurer lui toujours elle selon mari route mollusque », et ainsi de suite ? Le libraire, alerté par son commis, s'était précipité vers la scène. Il n'avait jamais rien vu de tel. Le feu et l'eau pouvaient détruire des livres, mais la chute d'une de ses meilleures clientes ! Il bafouilla une explication insensée. Ce devait être cette nouvelle encre censée donner plus de reliefs aux mots qui ne tenait pas sur le papier. Devant mon air dubitatif, il comprit tout de suite que sa tentative de me rassurer ne tenait pas la route. Du reste, nouvelle encre ou pas, les mots ne sont pas déposés sur le papier; ils y sont imprégnés. La seule explication plausible était celle du sortilège. La tension monta d'un cran lorsqu'il pris conscience de l'absurde réalité à laquelle il

faisait face. Il cria à la ronde de ne surtout pas bouger. Qui sait quel autre malheur pourrait survenir. Je repris peu à peu mes esprits, ce qui me fit paniquer davantage. Le libraire se cambra. Puis il devint fou furieux. "Sortez immédiatement d'ici", m'intima-t-il. Dans son esprit, je ne pouvais être qu'une sorcière. Tout rentrerait dans l'ordre après mon départ, devait-il s'imaginer. J'obtempérai. Que pouvais-je faire d'autre. Le plus curieux de toute cette histoire, c'est que depuis lors je me suis mise à écrire sans pouvoir m'arrêter.

J'avais été frappée par l'imagination !

L'intrus

Je ne sais plus commencer
Mais je me console
Je ne sais pas plus finir

Ce matin, je vois une tache sur le miroir. Celui de la salle de bain. Je l'examine de près. Que fait-elle là ? Je mets un soin méticuleux à nettoyer ce miroir tous les soirs. Or, cette tache qui ne doit pas exister est là, devant moi, effrontément. Ne pas paniquer. Réfléchir. Il doit sûrement y avoir une explication. Je ne la trouve pas ; pas plus que pour ce qui arrivera par la suite.

Car cette tache insolente ne vint pas seule. Le lendemain, c'est le savon à main qui est déplacé. Oh, à peine. Quelques centimètres. Assez, en tout cas, pour que je m'en aperçoive. Un moment, j'ai cru que c'était la force de l'attraction lunaire. La pleine lune m'a surprise cette fois-ci. Elle était tellement grosse. On aurait dit qu'elle allait éclater. Ou alors absorber la Terre, et moi avec. Puis je me suis dit que c'était absurde. La lune a beau avoir été énorme hier soir, impossible pour elle de faire bouger ce savon à 384 402 kilomètres, à peu près, de distance où elle se situe en ce moment.

Je suis maniaque de précision. Vous pensez bien que plus ou moins deux centimètres d'écart, selon ce que j'ai appris dans mes recherches sur la distance entre la terre et la lune, me fatiguent. Quoi qu'il en soit, l'attraction de la lune à la surface de la Terre est équivalente à un 3,5 millionième de celle qu'exerce notre planète sur un objet. Au diable les quelques mètres plus près d'elle où est situé mon savon, moi qui vis au quatrième étage. La Lune a beau

soulever les mers, elle ne peut pas en faire autant avec nous, ni avec les objets qui nous appartiennent. Croyez-moi, j'ai vérifié.

Mais le savon a bougé. Mais un couteau s'est retrouvé dans l'emplacement d'une fourchette. Mais la chaise sur laquelle je m'assois – j'utilise toujours la même – s'est retrouvée située légèrement vers sa droite. Tous ces incidents me rendent de plus en plus nerveuse. Il ne se passe jamais rien que je n'aie prévu chez moi. Il y a une raison probable, et elle me fait peur. Quelqu'un s'introduit chez moi quand je n'y suis pas, peut-être même quand je dors. Il faut que ce soit cela. J'en ai des frissons.

Vous pensez que c'est le chat ? Je n'ai ni chat, ni chien, ni autre bête dont les personnes retraitées, comme je le suis, s'encombrent. J'aurais horreur de les voir foutre en l'air mon petit arrangement avec ce qui m'entoure. Ma philosophie est simple : chaque fois que je déplace le moindre objet chez moi, je le remets en place dès que je n'en ai plus besoin. Ainsi, par exemple, je n'ai pas de lave-vaisselle. Rien non plus ne traîne jamais sur le comptoir de ma cuisinette. Vous m'imaginez laissant les ustensiles, ne serait-ce qu'une minute de plus que nécessaire, se montrer assez effrontés pour se la couler douce sur le comptoir ou pire, dans un lave-vaisselle !

Tout est rigoureusement à sa place en tout temps.

Je pourrais embaucher un détective si seulement j'en avais les moyens. Je vis seule depuis plusieurs années d'une maigre pension qui me suffit, mais guère plus. Regardez autour de vous. Après un certain temps d'observation, vous allez reconnaître les retraitées du premier coup d'œil. Elles sont toujours habillées pareil ; si ce n'est pas le cas, alors c'est qu'elles ont mis leur unique habit du dimanche. Nous avons beau avoir trimé dur toute notre vie, nous réussissons à récolter bien peu de réserves pour le moment où la bise de la fin du salaire vient. Déjà que ce salaire, il nous donne si peu de plus. J'envie les hommes.

Que me reste-t-il comme possibilité ? Ne jamais dormir ? Ne jamais sortir ? Ni l'une, ni l'autre de ces éventualités ne sont envisageables. Déjà que j'avais pris l'habitude de m'assoupir après les repas. Et puis, il faut que je sorte de temps à autre, par nécessité, ne serait-ce que pour aller chercher de quoi manger. Je ne fais pas livrer. On économise ce qu'on peut quand on a si

peu. Demain, je dois m'absenter. C'est mon rendez-vous annuel chez le médecin, rigoureusement noté dans mon agenda. J'ai pris l'habitude de rayer chaque jour qui passe. Les jours se suivent et se ressemblent n'est pas qu'un adage quand on vieillit. Il est facile de confondre le lundi avec le mardi, par exemple, si on n'y prend garde. Demain c'est mardi. Je me demande si je devrais lui parler de ce qu'il se passe chez moi. Non. Pourquoi l'embêterais-je avec mes petits problèmes qui n'ont rien à voir avec une quelconque maladie ? Déjà qu'il parle si peu.

Je suis sidérée. J'étais partie de chez moi en direction du cabinet de mon médecin. Au bout d'un moment, je comprends que j'ai oublié l'adresse. J'ai pourtant une mémoire d'éléphant. Ça doit être la fatigue. Je retourne sur mes pas, riant de moi-même, me disant qu'au moins je sais comment me rendre chez moi. J'ai bien noté l'adresse, puis suis repartie. Quelle aventure ! Le déroulement de mes journées est réglé au quart de tour ; toutes ces petites anomalies mettent mes nerfs à fleur de peau.

Tout semble bien se dérouler chez mon médecin ; l'entretien habituel, en somme. Soudain, je me mets à hésiter, je cherche mes mots, je bafouille. Il me regarde d'un air inquiet. Je me renfrogne, lui parle de ma fatigue, puis je lâche le morceau. Je lui raconte tous mes déboires des derniers jours ; des petits riens sans doute pour lui, des montagnes pour moi. Avec beaucoup de délicatesse, mon médecin sait mettre des gants blancs quand il le faut, il m'explique que certains de mes propos lui semblent relever d'un quelconque problème de santé. Puis il assène, tout en douceur, le coup de grâce. Il voit que je suis hébétée. Ne soyez pas trop craintive ; cela n'est sans doute rien, m'explique-t-il d'un ton qui se veut à la fois ferme et rassurant. Je vous fais un billet pour une visite de courtoisie chez un ami à moi, psychiatre, ajoute-t-il en riant. Vous avez sans doute raison, le manque de sommeil peut se traduire par des comportements semblables à ceux que vous me décrivez. Il vaut tout de même mieux aller voir de ce côté. Vous et moi serons ainsi certains que ce n'est que la fatigue accumulée.

De retour chez moi, je reprends mes esprits. Je dépose le billet pour la visite du psychiatre sur un petit meuble placé à l'entrée. C'est là que je mets toutes mes notes à propos de choses importantes à ne pas oublier. J'appellerai demain. Quelques jours plus tard, ou peut-

être une semaine, ou deux, je vois traîner un papier sur le petit meuble. Je l'examine. J'ai dû le laisser là, plutôt que de m'en débarrasser. Puis un doute m'assaille. Suis-je passée le voir, ce psychiatre ?

Ma nuit la plus longue

Bon, j'avoue que ce n'était peut-être pas un monstre. Comment suis-je censée le savoir ? Vous auriez aimé que je m'approche et les prenne en photo ? Êtes-vous tombé sur la tête ! Si vous aviez vu la scène, vous auriez pris vos jambes à votre cou. Moi au contraire, je suis restée sur place, fascinée par ce combat épique. Laissez-moi vous raconter.

Mon métier m'amène dans les coins les plus reculés. Figurez-vous que des êtres humains vivent à l'écart, loin des commerces, assez loin pour ne pas avoir envie de se taper des kilomètres pour quelques clous, un vêtement neuf, ou pleins d'autres trucs. Vous n'avez pas idée du nombre d'objets que ces gens achètent chaque semaine. Il faut bien que quelqu'un se déplace pour eux. Vous en verrez bien peu comme moi sur la route. Holà les clichés ! Je vois d'ici que vous avez en tête l'image du peddler. Je ne fais pas dans le démarchage. J'avoue qu'il faut être sans gêne pour frapper aux portes sans s'annoncer. Certes, ma faconde m'aide, mais je ne donne jamais dans les plaisanteries grossières. Je ne suis pas non plus une inculte.

Au début, on me recevait avec méfiance. Normal. On devait me prendre pour une quêteuse, ou pire une Témoin de Jéhovah. Je leur expliquais poliment le but de ma démarche. Après deux ou trois commissions, je fus accueillie les bras ouverts. Je les dépannais, pour un montant somme toute raisonnable. Ça ne paie pas beaucoup, mais c'est mieux que de mendier de porte en porte. Je ne suis pas grande, j'ai un visage quelconque – bon d'accord vous me trouveriez laide – et une démarche claudicante. J'ai essayé tellement de refus d'emplois que je me suis dit pourquoi pas essayer de rendre service tout en gagnant quelques sous. Ce n'est guère mieux que l'aide sociale, mais je ne peux pas me résigner à cette dernière extrémité. Je ne juge pas ceux qui en vivent. Il faut être mal pris pour en venir là. Tant que je pourrai conduire ma vieille charrette jusqu'aux chemins les plus reculés, je préfère pas.

Il y avait ce bon vieux Joseph avec qui je m'étais liée d'amitié. Je lui apportais ses médicaments et son petit remontant. En philosophe qu'il est, il avait vite saisi que le second est plus efficace que le premier. Sauf que ça le tuait peu à peu. Je le savais, mais je savais aussi que sa vie était moins moche quand il prenait un coup. Il était veuf. Une étrange histoire qu'il m'a répétée plus d'une fois, la boisson le portant à oublier. C'est tout de même curieux, non ? Il se rappelait le moindre détail des événements précédents la disparition de sa femme, mais il n'avait aucun souvenir de me les avoir relatés. Pauvre Joseph. J'étais une des dernières âmes qui acceptaient de prêter oreille à son récit. Les habitants vivant autour de sa cambuse me mettaient plutôt en garde contre son délire. Je leur répondais qu'un peu de délire ne fait de mal à personne. Si j'avais su.

C'était un soir de pleine lune. Joseph et sa Marguerite étaient allés en ville ce jour-là, elle pour s'acheter un corsage et une robe, sa taille s'étant élargie au point où ce qu'elle portait était devenu inconfortable, lui pour faire réparer son vieux camion Ford dont il refusait de se séparer. S'il avait dû choisir entre sa Marguerite du temps où elle avait une taille de guêpe et son camion, il n'aurait pas hésité une seconde en faveur de ce dernier. Au moins lui, je peux le mener à ma guise, me disait-il. Le destin ne lui donna pas l'occasion de trancher ce dilemme. Ou peut-être affûta-t-il, dans son inconscient, la trame de ce qui allait suivre ? Ce soir-là, à mi-chemin, n'en pouvant plus des jérémiades de celle avec qui il vivait une relation de plus en plus acrimonieuse, il la somma de débarquer. Sa colère était-elle qu'elle sentit qu'il valait mieux qu'elle obéisse. Quelques kilomètres plus loin, il croisa un animal monstrueux en direction inverse. Il crut d'abord qu'il avait la berlue. La bête, qu'il me décrit au moins deux fois plus haute que lui, courait sur deux pattes poilues tout comme le reste de son corps. Il avait à peine eu le temps de remarquer ses crocs. Il accéléra sans demander son reste. Au bout que quelques minutes, pris de remords, il rebroussa chemin. Aucune trace de Marguerite, non plus que de la bête.

On fit des battus. On l'interrogea longuement. Il répétait, inlassablement, cette histoire invraisemblable, affirmant aux autorités policières que s'il avait voulu la tuer, il n'aurait pas hésité une seconde peu importe les conséquences. Bientôt, une autre hypothèse se mit à

circuler : elle l'avait planqué. Cette version fut d'autant plus prise au sérieux qu'on l'avait souvent entendue le menacer de le quitter. Sauf que les autorités furent incapables de la retracer. Un juge l'obligea à passer un examen psychiatrique. Il fut interné quelques années, puis on estima qu'il n'était plus dangereux et on le retourna chez lui.

Le seul autre être, à part moi, avec qui il entretenait des rapports, était un vieil Indien, seul survivant d'une tribu jadis maître du territoire. Celui-ci demanda à Joseph s'il avait entendu le battement d'un cœur. Le sien certes, mais maintenant qu'il y pensait, il se souvint avoir entendu un bruit assez fort pour couvrir celui de son moteur, peu avant de croiser la bête, peut-être bien celui d'un cœur. Le vieillard lui répliqua que c'était un signe de la présence du Windigo, un monstre cannibale qui rôde dans les forêts, s'empare des gens et les fait disparaître à jamais. Il devait se compter chanceux d'être encore en vie, contrairement à sa pauvre femme dont l'odeur avait dû attirer de loin la bête. ? Avait-il eu la fièvre, senti des odeurs étranges, des sensations de brûlures et fait des cauchemars dans les jours qui suivirent sa rencontre de la bête ? À toutes des questions, Joseph répondit oui. L'Indien fut formel. C'était bel et bien un Windigo. La première fois que Joseph me fit part de son dialogue avec le vieil Indien, je demeurai perplexe. Certes, toute légende a un fond de vérité, et celle-ci devait sans doute faire référence à des situations de famine prolongée pouvant pousser des individus à ingérer de la chair humaine afin d'assurer leur survie. De là à croire qu'un tel animal fabuleux existe !

L'Indien avait averti Joseph : il valait mieux qu'il cesse de parler du Windigo, au risque de l'attirer. Qu'il vienne, lui répliqua Joseph. J'ai du plomb et je sais viser. Je riais de bon cœur avec mon ami, mais au fond de moi, peu à peu, surgirent des appréhensions. Je ne suis pas superstitieuse, si peut-être un peu, mais j'ai un grand respect pour les traditions autochtones. Elles témoignent d'une connaissance de la nature et d'une sagesse profonde. À ceux qui se moquaient de cette histoire de monstre, je répliquais qu'en savez-vous. Ils avaient beau crâner, je sentais qu'eux aussi préféraient passer à autre chose. Cette disparition mystérieuse – personne ne croyait Joseph coupable d'un meurtre – avait laissé des traces dans la petite communauté éloignée au beau milieu d'une forêt. On se rappela les circonstances de son

origine. Des colons blancs avaient pris de force les lieux, n'hésitant pas à tirer sur des autochtones qui défendaient leur territoire. Ceux-ci furent refoulés au milieu de la forêt, avec interdiction de s'approcher des blancs. La suite fut une longue agonie pour la tribu. Le plus ironique, c'est que le village s'éteignait désormais, à son tour, à petit feu. Je pouvais presque palper la frustration de ses habitants chaque fois que j'y venais.

Un épisode attisa mes craintes. Je venais de quitter le village. Le vieil Indien me fit signe le long de la route. Je m'arrêtai, croyant qu'il voulait que je lui rapporte quelque chose lors de mon retour. Il m'invita plutôt à monter jusqu'à sa maison, dans les hauteurs d'une vallée, non loin d'une rivière. C'était la seule encore habitable dans ce qui fut autrefois le site où s'était établie sa communauté. Il refusait net de quitter les lieux. Qui honorera les ancêtres si je pars ? Vous me direz que c'était absurde puisque, de toute façon, il n'y aura plus personne après lui sur les lieux, mais c'était ainsi. Je crois qu'il ne pouvait tout simplement pas se résigner à vivre ailleurs. Son invitation m'intrigua. J'avais du temps devant moi, aussi acceptai-je volontiers. Le chemin était quelque peu raboteux, à la limite du praticable. J'en avais vu d'autres. Une fois chez lui, nous nous assîmes à l'indienne autour d'un feu. Il parla longuement, me racontant la légende du Windigo, une créature maléfique et surnaturelle qui se nourrit de la chair humaine. Un jour, un de ses ancêtres avait réussi à la vaincre et l'avait empalée au haut d'une épinette. Le lendemain, le Windigo avait disparu, mais l'ancêtre affirma qu'on ne le reverrait jamais plus tant que la forêt où il avait été immolé serait respectée. J'ai dit aux bûcherons de ne jamais couper d'arbre par là, me dit le vieil Indien en pointant une direction du doigt. Ils ne m'ont pas écouté. Le Windigo est réapparu dans la forêt. Tant que vous serez dans votre engin roulant, ou dans une maison, les portes barrées, il ne pourra rien contre vous. Si vous sortez, gare à vous. Au moment où il me mit en garde, on entendit un formidable cri. Le vieil Indien me reconduisit à ma voiture et courut se mettre à l'abri.

J'avais presque oublié cette légende, quand me parvint la mauvaise nouvelle : Joseph avait disparu. Un soir, sans doute ivre, il avait traversé le village en chantant fort, puis s'était enfoncé dans les bois, carabine en bandoulière, criant des insanités au Windigo. Tous étaient convaincus que la folie l'avait emporté sur la prudence. Malgré les battus des jours suivants, on

ne le retrouva pas lui non plus. La peur s'était installée à demeure dans ce village lointain. On se mit à insulter le vieil Indien qui ne remit plus les pieds dans le village. Par une absurdité dont sont capables les hommes, on le jugea responsable des disparitions de Marguerite, puis de Joseph, avec cette légende du Windigo qu'il colportait. Je compris assez vite que j'allais perdre ma clientèle si je prenais la défense de l'Indien. J'ai préféré ne rien répondre, ou alors faire un signe d'acquiescement qui pouvait tout aussi bien ne pas en être un. En mon for intérieur, je n'en pensais pas moins que les villageois étaient injustes.

Tout aurait pu en rester là, mais l'épisode d'hier m'a convaincue de ne plus remettre les pieds dans ce village maudit. La scène s'est passée à quelques kilomètres à peine du village, dans un endroit où la route traverse la forêt, alors que le soleil venait de se coucher. Je n'en pouvais plus de conduire, à cause de la fatigue. J'aurais dû accepter l'acceptation d'un villageois et demeurer chez lui pour la nuit, mais j'avais un rendez-vous en ville tôt le lendemain. Je craignais d'être en retard. J'avais sous-estimé mon état d'épuisement. Je dormais mal depuis quelques nuits. J'ai dû me résoudre à m'arrêter, avant que la fatigue n'ait raison de mes réflexes. J'avais prévu dormir une heure ou deux, puis reprendre la route. J'étais endormie depuis environ trente minutes quand soudain je fus réveillée par un terrible cri. Il était là, à quelques mètres de moi. À la lueur de la lumière lunaire, je distinguais ses formes velues et sa tête surmontée d'un panache d'original. Son corps était si maigre qu'on percevait les os de la cage thoracique. Il me semblait que des crânes humains y émergeaient. Brusquement, la bête se raidit. Un ours énorme venait de surgir de la forêt. Un combat titanesque s'enclencha.

La dernière émission

La seule passion de Wilfrid fut la télévision. Drôle, sérieuse, dramatique, épeurante, insipide, ennuyante, révoltante, toutes les émissions l'intéressaient. Ses heures de loisir se passaient devant le petit écran. Il avait son rituel. Le matin, déjeuner en quinze minutes top chrono, tout juste avant que ne débutent les nouvelles. Vingt minutes après, il fermait l'appareil à regret. Le bureau l'attendait. La journée était toujours trop longue, les billets de loterie qu'il achetait chaque semaine n'étaient jamais gagnants. Sa petite vie minable de comptable le dégoûtait. Heureusement, le soir venu, une tout autre vie l'attendait. De retour, il n'ouvrait pas tout de suite. Cela faisait partie du rituel. Il mangeait d'abord. Quinze minutes, top chrono. Puis il s'assurait d'avoir bien vidé sa vessie et ses intestins. Dix minutes au plus ; la première émission de la soirée allait débiter. Il s'asseyait enfin, télécommande en main. Seuls ses doigts sur la télécommande allaient bouger du reste de la soirée. Il devenait tel une statue. Dans sa tête, il se sentait à nouveau vivre. Les week-ends, il se levait très tôt, se lavait et déjeunait très vite, retournait au lit très tard. Ces deux jours de liberté qu'il passait vissé devant sa télé, le comblaient de bonheur.

Cet attrait maladif pour la télévision avait débuté très tôt dans sa vie. Sa mère vous raconterait à quel point, bébé, il était fasciné par tout ce qui bougeait dans l'appareil noir et blanc qui trônait, depuis à peine deux ans, dans le salon familial. Nous étions en 1954. Bientôt, affolée qu'il ne fasse le moindre effort pour marcher, elle insista de ses encouragements. Il la regardait de ses grands yeux écarquillés, se retournait vers la télé. Un jour il se leva, marcha la distance du salon aller-retour, se rassit devant le téléviseur, puis envisagea sa mère un bref instant d'un air de celui qui veut que l'on cesse de l'importuner. Il venait de lui prouver que la marche ne présenterait aucune difficulté pour lui ; qu'elle le laisse désormais tranquille. Combien de fois fallut-il l'autorité paternelle pour le forcer à sortir de la maison. Il se lia

d'amitié avec un autre enfant dont les parents se foutaient de ce que leur fils passe des heures à regarder les émissions de télé, des associables qui ne l'auraient jamais dénoncé. Il savait précisément à quel moment revenir chez lui s'installer dans le salon. Ce petit jeu de cache-cache dura jusqu'à l'adolescence. Ses parents cessèrent alors de l'importuner. Ils aimaient mieux le savoir à la maison, même si c'était pour y passer des heures devant le petit écran.

La télé ne l'empêcha pas de réussir à l'école. C'était un élève doué. Il fit le minimum pour passer les examens avec des notes au-dessus de la moyenne. Il arrêta son choix sur la comptabilité parce que l'apprentissage de cette profession lui était très facile. Il avait la bosse des chiffres. Ainsi, il pouvait combiner ses études et une écoute télévisuelle que d'aucuns auraient jugée excessive. Il en était d'autant plus en mesure qu'il ne sortit jamais. Il n'était pas gay, mais on ne lui connut aucune petite amie. Il devint un célibataire endurci. Sa vie d'adulte fut réglée avec une régularité métronomique par les ondes hertziennes, puis par les signaux numériques. Jamais l'ordinateur ne trouva grâce à ses yeux. Aucun appareil radiophonique non plus. Chez lui, la télévision régnait en maître absolu des lieux. C'était un maître exigeant, comme il allait s'en rendre compte. Ainsi, c'est elle qui décidait à quel moment elle se rallumait le matin. S'il n'était pas devant, prêt à la regarder, elle s'embrouillait. On aurait dit qu'elle le boudait. Elle avait ses caprices. Elle pouvait subitement changer de poste. À ce petit jeu, il finit par savoir ce qu'elle aimait, ou au contraire détestait souverainement. La publicité pouvait l'agacer au plus haut point. L'écran devenait complètement noir, puis reprenait vie sitôt le cours normal des émissions revenu. Au début, il en profita pour faire ses besoins naturels. Erreur. De retour, il devait patienter de longues minutes avant qu'elle ne daigne s'allumer. Parfois il s'emportait, jurait comme un bûcheron, la menaçait de destruction. Elle demeurait aussi impassible que lui pouvait l'être lorsqu'elle fonctionnait normalement. Une fois, il tenta une autre approche, feignant de s'endormir. La télé émit un son à lui défoncer les tympanes. Il ne recommença plus. Une autre fois, elle lui présenta une reprise. Il s'en aperçut, car il avait une bonne mémoire, voulut zapper car il détestait les reprises. Elle refusa net de réagir à la télécommande. Il dut se résoudre à écouter la reprise, pour se rendre compte que le déroulement était différent de l'original. D'abord stupéfait, il se fit la réflexion que c'était

probablement une erreur de programmation. On avait dû mettre une version différente de l'originale. Une crainte se fit néanmoins jour en lui. À la longue, elle était devenue de plus en plus têtue, n'en faisant qu'à sa guise. Il dormit mal depuis lors, se mit à faire d'affreux cauchemars, se réveillant en sursaut la nuit, allant jeter un coup d'œil méfiant sur sa télé. Se pouvait-il qu'elle contrôle aussi ses rêves !

Il dut se résoudre à prendre la décision qui s'imposait : se débarrasser d'elle. Or, on ne se sépare pas facilement d'une passion. Cela lui prit plusieurs mois et un courage à toute épreuve pour enfin lui déclarer que c'était fini entre eux. La télé se mit à pleurer.

Littéralement. De chaudes larmes s'échappèrent de l'écran, mouillant son plancher. Puis elle émit une série d'images qui le sidéra : il se vit d'abord bébé devant la télé, puis le reste de sa vie télévisuelle défila en accéléré. Tous les âges et toutes les saisons y passèrent. C'était toujours lui qu'on voyait, impassible, quelquefois vociférant, impassible de nouveau, jusqu'à ce que son visage actuel stupéfait apparaisse. À la fin, sa télé lui montra "Fin des émissions". On le retrouva inerte. Un infarctus l'avait emporté.

La photo

À mon grand regret, j'ai dû décrocher du mur situé derrière le comptoir la photo encadrée d'un gnome liseur que j'avais prise lors d'un récent voyage à Vratislavie. Quelle histoire ! Je suis bibliothécaire depuis plus de vingt ans dans une petite succursale de la bibliothèque municipale. Durant toutes ces années, j'en ai vu des vertes et des pas mûres. J'en ris maintenant quand je me remémore l'incident, mais je n'avais pas trouvé drôle du tout de devoir appeler le service d'entretien pour nettoyer un rond de pisse au bout d'une allée. Une autre fois, un enfant avait mis des traces de chocolat sur la couverture de plusieurs livres illustrés. Sans compter les pages cornues, les livres rangés au mauvais endroit, les couvertures qui se détachent à force d'être martyrisées, etc. Je n'arrive pas à comprendre les gens. On leur donne accès gratuitement à de beaux ouvrages et ils nous les retournent avec de la saleté, des taches de cafés, des marques crayonnées dans les marges, des passages soulignés, des autocollants... La fois des autocollants, j'étais furieuse. J'aimais bien quand la maîtresse mettait des anges ou des étoiles dans les marges de mes cahiers d'écolière, mais une licorne, la Reine des Neiges, un Calinours, une libellule, une coccinelle, une abeille... Oui vraiment, j'aurai tout vu. Du moins je le croyais.

Quelques habitués me firent remarquer que des romans, sensés être disponibles, n'étaient jamais sur les étagères, ni sur les tables de lecture. Je vérifiai. Effectivement, ils auraient dû s'y trouver. C'était embêtant. Nous ne sommes pas équipés de détecteurs. Je suppose que la ville rogne ici et là sur ses dépenses. Il est arrivé que des livres soient empruntés sans être dument enregistrés. Je savais qui se permettait un tel écart, et surtout de quel livre il s'agissait. Depuis le temps, j'avais à l'oeil certains de mes abonnés et je tolérais ce manquement au règlement. J'étais trop bonne. Mais là, mystère. J'ai resserré mes exigences envers les

anciens usagers. Ils ont d'abord protesté de leur innocence, mais quand je leur ai expliqué la situation, ajoutant qu'ils étaient considérés comme suspects, ils sont entrés dans le rang. Un agent de sécurité, venu me rencontrer, a tout de même tenu à noter leurs noms. Il voulait les interroger. Je ne crois pas qu'ils vont recommencer leur petit manège.

L'agent m'a demandé si j'avais remarqué quelque chose qui pouvait les mettre sur une piste, des traces sur le plancher, une marque particulière dans les livres, n'importe quoi qui serait un indice ? Non, rien. Attendez. Tous les livres subtilisés ont plus de trois cents pages. Tous sont des romans d'aventure. C'est bien peu, me dit l'agent, mais c'est le début d'un comportement. Pourvu qu'on trouve d'autres indices. Je crois qu'il était aussi embêté que moi. J'ai ajouté qu'il ne devait sûrement pas opérer de jour. Je l'aurais repéré, sinon. L'agent fouilla la succursale de fond en comble, pour trouver l'endroit permettant de se faufiler à l'intérieur après la fermeture. Tout ce qu'il découvrit fut un petit trou de souris. J'y ai mis un piège en attendant que la Ville daigne le combler. Rien d'autre où un humain, fut-il nain, puisse passer de l'extérieur vers l'intérieur et vice-versa. Quelques agents firent une surveillance nocturne. J'aurais pu les accompagner, tellement je n'arrivais plus à dormir. Pouvez-vous imaginer pire catastrophe pour une bibliothécaire ! Surtout que le nombre de romans disparus allait en augmentant. J'angoissais.

Le filou fut repéré. Au beau milieu de la nuit, un nain était assis dans une allée, une sacoche à côté de lui, examinant un livre qu'il remit en place, une moue de dédain au visage. puis en choisissant un autre, plongeant dans sa lecture, le mettant enfin dans sa sacoche sourire aux lèvres. Les agents ont tenté de le capturer, mais il a filé à une vitesse éclair dès qu'il s'est senti cerné, passant à travers les jambes d'un des agents médusé. Il faut dire que ce n'est pas tous les jours qu'on voit un nain occupé à lire en plein milieu de la nuit dans l'allée de la succursale d'une bibliothèque municipale. Ce qui les a vraiment intrigués, c'est qu'ils n'entendirent aucune porte s'ouvrir, puis se refermer. Je vous ai dit que la succursale était petite. Si le nain était passé par une porte, ou même une fenêtre, le bruit, si minime soit-il, aurait alerté les agents dont tous les sens étaient en alerte. Ils fouillé dans chaque recoin, ce qui fut vite fait, sans découvrir leur suspect. Il s'était volatilisé. Un des agents, au bout de quelques

minutes, brisa le silence pour faire part de quelque chose qui l'intriguait : quand le nain avait détalé, il l'avait fait dans un silence total. Pas même un petit bruit de pas sur le plancher. Comme s'il flottait ! Il n'y avait plus qu'une chose à faire, mettre des caméras partout afin de voir d'où venait le voleur. J'ai refusé, par respect pour les usagers, mais mon supérieur a fait fi de mes scrupules et accédé à la demande de l'Agence. Ce ne fut pas long avant que le chat sorte du sac, enfin le nain de son repère.

C'est ce jour-là que j'ai enlevé la photo encadrée que j'avais placée sur le mur derrière le comptoir. Je me demande si on peut faire subir un interrogatoire à la photo d'un gnome ?

Une amie peu commune

De tous les êtres avec qui je cause, elle est la plus hideuse. Je la regarde à peine, tellement elle me répugne. Elle pourrait m'en vouloir ; en tout cas, elle ne me le fait pas sentir. On voit bien que les autres ne l'aiment pas non plus ; elle est toujours seule quand je la rencontre.

Quand je dis que je la regarde à peine, il faut tout de même que je m'y résolve de temps à autre. Comment, sinon, deviner ses sentiments, ses intentions. La première fois que je l'ai croisée, elle m'observait avec crainte. Normal, j'étais beaucoup plus grande qu'elle. Je lui ai souri. Une sorte de borborygme qui aurait tout aussi bien pu vouloir dire "bonjour" que "passer votre chemin", a surgi d'elle. Nous nous sommes regardées quelques minutes, puis je décidai de la laisser tranquille. Il faut dire que j'avais peur qu'elle ne s'approche et ne me touche. Elle était pleine de verrues. Enfin, c'est ainsi que j'ai perçu les petites bosses dont elle est recouverte. Après, en chemin, j'ai regretté de ne pas être restée près d'elle. Sa solitude et sa laideur avaient agi sur moi comme deux aimants aux pôles opposés. La laideur l'avait emporté cette fois-là, mais la solitude m'attirait.

Permettez-moi, ici, d'ouvrir une parenthèse, cher lecteur. De nos jours, il faut vraiment faire un effort pour être seul, et accepter d'y mettre du temps. Nous vivons à une époque où les ermites comme moi sont vus avec suspicion. Normal, alors qu'on se plie à cet appel généralisé d'être en tout temps avec tout le monde et sa sœur. J'en croise plusieurs qui marchent la tête basse, le regard tourné vers un petit engin. Une fois, n'en pouvant plus, j'ai demandé à un de ces promeneurs ce qu'ils avaient tous à déambuler, seuls, de cette manière. Il m'a jeté un regard hébété puis, voyant que je maintenais mon air interrogatif, a fini par m'expliquer qu'il n'était pas seul. Il y avait tout plein d'"amis" avec qui il causait en ce

moment même, grâce à son smartphone. C'est bien ainsi qu'il a appelé le petit engin. Je nageais en plein paradoxe. Jadis, ceux qui baissaient la tête autant en marchant ne voulaient surtout pas être en contact avec d'autres.

Revenons à notre amie commune. Vous permettez que je suppose qu'elle soit devenue votre amie dès les premières lignes de ce récit. Ça vous en aura fait une de plus, tiens ! Je sais, vous les collectionnez. Il n'est point besoin de se connaître pour devenir amis, désormais. N'empêche que dans mon cas, je n'y suis pas parvenue du premier coup. Peut-être suis-je trop vieille et empêtrée dans mon passé romantique ; je n'y peux rien, mon âme doit ressentir de l'affection avant que je m'abandonne à l'amitié. Au début, c'était plutôt une sorte de curiosité presque morbide. Je me demandais comment un être si laid pouvait, malgré tout, sembler si calme. Presque zen.

Je me résolus à lui poser la question.

Je devais être dans ses bonnes grâces. Elle entreprit de me raconter rien de moins que sa vie. Au début, celle-ci s'écoulait paisiblement, entourée de ses frères et sœurs, portée qu'elle était par le doux courant des jours qui passent. Sa maman et son papa étaient Anoures, normal donc qu'elle se soit retrouvée dans cette position qui n'était pas fâcheuse du tout. Elle filait une vie tranquille. Trop. Elle sentait bien que quelque chose allait se passer. Elle n'avait jamais vu ses parents. Ils l'avaient planquée là, comme on laisse un berceau à la porte d'un couvent. Elle aimait bien l'endroit où ils les avaient abandonnés, elle et ses frères et sœurs. Mais ce lieu si paisible, elle devra le quitter bien malgré elle, sitôt qu'elle fut capable de marcher.

Elle passe depuis ses journées seule. Oh ce n'est pas qu'elle s'ennuie. On s'y habitue, me dit-elle. Elle a bien tenté quelques approches, mais chaque fois on l'a fuie. Elle a fini par comprendre qu'elle est destinée à vivre seule et a pris le parti d'en être heureuse. Le bonheur au fond, c'est peu de chose. On se sent mieux quand on a compris cette grande vérité. J'étais la première à vouloir faire connaissance avec elle. Je ne sais pas pourquoi ces êtres que personne n'aime m'attirent. Peut-être est-ce ma propre solitude qui me porte à vouloir comprendre celle des autres, et ainsi percer le mystère de cette volonté d'être à l'écart des autres qui m'habite. Je ne suis pourtant pas repoussante comme elle.

Ce que j'apprécie de mon amie – et c'est là la leçon que je tire de notre amitié contre nature -, c'est le calme qui l'habite. Je ne la vois jamais s'agiter telles les feuilles des arbres qui murmurent leur contentement au vent qui les affole. Elles ont beau vouloir vivre dans le vent, celui-ci finira bien par les emporter. Mon amie n'est pas de celles-là. Elle disparaît bien six mois chaque année, mais je m'y suis fait. Au début, j'étais toute triste de ne pas pouvoir m'installer près d'elle, à méditer, au cours de ces six longs mois ; mais j'ai fini par comprendre que son esprit n'avait pas quitté les lieux. Alors, je me suis mise à méditer tout aussi intensément durant son absence.

Cette rencontre est la plus belle chose qui me soit arrivée. On craint la laideur jusqu'à ce qu'on finisse par réaliser à quel point elle nous fait du bien quand on l'apprécie. Rocco, cité par Umberto Eco, disait de la laideur féminine qu'elle est un "écrin d'honnêteté, remède de luxure, occasion d'équité et de justice". Il exagérait tout de même. Certes, mon amie est tout ce qu'il y a de plus honnête et elle ne baigne jamais dans la luxure. À moins qu'une mare de boue soit un luxe. Mais pour ce qui est de l'équité et de la justice, il faudra repasser. Est-il juste et équitable que la solitude soit si mal partagée entre les beaux et les laids, au profit de ces derniers ?

Le grand Balzac trouvait ironique que la Nature ait placé les crapauds près des fleurs. Vous me direz qu'ils les mettent en valeur ? Je crois plutôt que c'est pour nous amener à regarder d'un autre œil la laideur. Voyez ces fleurs si belles et qui n'en finissent pas moins par se faner.

Mon amie n'a pas à vivre cette déchéance. Je l'envie.

Mes oreillers

Que vont devenir mes oreillers quand je serai morte ? J'ai peur de la réponse. Elles ont été mes confidentes depuis tellement d'années. Je pourrais demander qu'on les enterre avec moi, mais je veux être incinérée. Je ne sais pas si elles pourraient l'être avec mon corps. Ce serait le plus simple, non ?

Quand je me couche, je leur parle. Je leur raconte ma journée : mes plaisirs, mes joies, mes peines, mes soucis, mes découvertes. Elles m'écoutent, puis elles me conseillent ou me consolent, selon. Ensuite seulement, je peux dormir. Même que je dors profondément, comme une marmotte.

Jadis, il y a tout de même quelques années de cela, il m'arrivait de dormir avec un amant. La première fois, elles m'ont boudée. J'avais beau les cajoler, les implorer, je n'avais que leur froideur comme réaction. Rien à faire, je dormais mal.

Jusqu'à ce qu'on se réconcilie.

J'avais fini par comprendre la mécanique de ce qui se jouait entre nous. Si je ne disais rien, feignais l'indifférence, leur tournais le dos, parlais plutôt aux draps, à la douillette même, elles finissaient par s'en inquiéter, du moins je le sentais. Alors, d'un air assuré mais doux pour ne pas les froisser, je leur ai demandé : "dites les filles, vous boudez toujours ?" Non, répondirent-elles.

- On peut se parler ?

- Oui.

- Vous pensez vraiment que je vais me passer d'hommes ? C'est facile pour vous, vivre sans assouvir vos désirs. Mais moi ?

Penaudes, elles avouèrent que ça les gênait quand un homme posait sa tête sur l'une ou l'autre d'entre elles. Elles devaient demeurer silencieuses. En plus, ajoutèrent-elles, les ondes cérébrales de l'homme interféraient avec les miennes. Les odeurs aussi. Les microbes. Elles en étaient perturbées.

Je leur proposai un petit rituel. Désormais, après que celui qu'elle considérait comme un intrus soit parti – aucun ne demeurait plus d'une nuit – je changerais les draps et leurs taies. Mes oreillers adorent l'odeur du frais lavé. Elles ont cessé de bouder.

J'avais gagné le droit d'avoir des amants, mais en vain car bientôt je dormis seule. Je vieillissais. Les hommes ne couchent pas avec une femme vieillissante. Je me suis toujours demandé pourquoi. Peut-être qu'ils ont en tête leur mère et que cela les gêne ? Pourtant, ils ne rechignent pas à coucher avec des femmes qui pourraient être leur fille !

Un soir, j'ai abordé la question de l'usure. Je leur ai parlé des objets que j'avais dus, à regret, après un temps excessif de résistance, remplacer par des neufs ou des moins usagés. Elles m'ont vu venir. Elles n'étaient plus fraîches comme autrefois.

J'ai bien senti que j'étais là sur un terrain glissant. "On le remplace quand un être humain ?", m'ont-elles dit. Elles avaient marqué un point. Je leur ai concédé que certaines choses étaient irremplaçables et qu'elles en faisaient partie.

Lors du décès de ma mère, il a fallu vider sa chambre où elle vivait depuis quelques mois. Il y a les souvenirs qu'on a conservé, les objets qu'on a donnés au Centre, et le mobilier et la literie dont les oreillers, qui appartenaient au Centre. Ça m'a fait tout drôle. Depuis, je me demande où vont aboutir mes oreillers le jour où je ne serai plus là.

Mes oreillers m'appartiennent. Si je déménage, je vais les emporter. C'est certain. Il doit bien me rester une trentaine, voire une quarantaine d'années à vivre. Ça doit bien faire plus de trente ans que je les ai achetées. Quand j'enlève les taies, je constate à quel point elles ont vieilli. Mais il n'est pas question que je m'en sépare.

Vous trouvez que je suis trop sentimentale ?

Peut-être êtes-vous du genre à ne jamais entrevoir l'âme des objets qui vous entourent ?

Je veux bien vous concéder que ce n'est pas évident au premier abord. Au début, je souhaitais bonne nuit à mes oreillers, sans aller jusqu'à engager la conversation avec elles. Allez savoir pourquoi, ce simple "bonne nuit" me réconfortait. Un jour, j'ai eu l'impression qu'elles appréciaient. J'ai commencé à leur faire des confidences. Quelques mois plus tard, elles m'ont souhaité bonne nuit quand j'eus fini de leur parler. Un ange venait de passer.

Elles ne sont pas les seuls objets inanimés à qui j'adresse la parole, mais c'est, de loin, à elles que je parle le plus, et à qui je confie le plus de secrets. Vous trouvez cela dingue ? Moins en tout cas que d'éparpiller des morceaux intimes de vous aux quatre vents, comme si vous habitiez dans une maison exposée de tous côtés. Je préfère me confier à mes oreillers. Je sais que ça va demeurer entre nous.

Vous n'avez pas la conscience tranquille ? Vos oreillers sont bourrés de soucis ? Loin de vous aider à trouver le sommeil, elles vous jettent des ondes négatives ? "Le sourd oreiller recevra les confidences des consciences souillées", disait Macbeth. Il vaudrait mieux vous réveiller ; vos oreillers sont vos ennemies dans votre quête du sommeil parce que vous les négligez.

Si vous saviez ! La clé de votre tranquillité repose sous vos oreillers, mais votre indifférence vous empêche de seulement les soulever.

Moi, au contraire, tête heureuse, bien calée dans mes oreillers, j'écoule mes jours en paix.

Qu'attendez-vous !

Double deuil

J'entends souffler le vent hivernal. Je frissonne. La température est très basse dans la pièce. D'habitude, elle remonte trente minutes avant que le cadran sonne. J'ai toujours détesté le froid du matin. Alors, avec tous ces gadgets derniers cris, vous pensez bien que nous n'allions pas nous priver. On nous a assurés que c'était infallible. La belle affaire ! Au fait, le cadran n'a pas émis le moindre bruit. Un autre gadget électronique qui m'a laissée tombée. Une chance que je me suis réveillée. La journée au bureau va être longue ! Dieu merci, je me rappelle que nous sommes vendredi.

Je mets un pied sur le plancher. Qu'est-ce qu'il a ce matin ? Il n'est pas comme d'habitude ! Le revêtement est différent. Je le sens. Mon cadran ! Où est mon cadran ? Il fait tellement sombre que je n'y vois rien. Pas moyen de savoir l'heure qu'il est. Ma lampe de chevet ! Le petit bureau ! Je rêve ou quoi ? Tout a disparu ! Le matelas ! Il est plus mou ! Qu'est-ce que c'est ce pot que j'ai frôlé des orteils, par terre, à côté du lit ? Je fais un mauvais rêve. C'est sûrement ça. Je me recouche et dans quelques minutes, je vais me réveiller dans mes affaires.

Pas moyen de me rendormir. Je vis seule depuis six mois à peine. Mon mari a eu une crise cardiaque aussi brusque qu'inattendue. Le deuil me rend folle. J'ai lu quelque part que le chagrin d'une personne endeuillée est une longue chaîne de montagnes russes. Tantôt je me sens bien, tantôt je pleure à chaudes larmes. Il m'arrive d'être sereine quelques minutes, mais je replonge vite dans mon malheur. D'autant plus que je n'ai plus aucune parenté. Celle de mon mari ne m'a jamais pardonné de l'avoir enlevé à leur belle-sœur. Est-ce ma faute si celle-ci le faisait tant souffrir qu'il l'a laissée pour moi ? Je n'ai ni sœur, ni frère. Mes parents sont morts tous les deux. Des amis ? Faux jetons, oui. Ils m'ont vite abandonnée.

Je traîne ma solitude dans cette trop grande maison victorienne qui abritait notre amour. Elle est moins belle que toi, disait-il avec cet air coquin qui m'avait tout de suite charmée. On l'avait choisie en se disant qu'elle ferait un joli nid pour des tourtereaux expiant leur faute. C'est lui qui m'avait taquinée ainsi, en riant de bon cœur. L'abondance de corniches, tourelles, baies, saillies et renforcements de toutes sortes ne nous avait pas effrayés, même s'il y avait bien des rénovations à prévoir. Il était tellement habile de ses mains. L'intérieur avait besoin d'être rafraîchi, mais il avait été en bonne partie refait par les propriétaires d'avant. Ceux-ci ont eu le bon goût de s'inspirer de photographies d'époque.

Sa famille doit penser que j'ai été bien punie. Vous croyez que le malheur préfère les couples heureux d'un bonheur illicite ? Je souffre tellement.

Peu à peu, le jour se lève. Au moins, j'y vois plus clair. Les meubles ! Ce ne sont pas les miens ! On les avait dénichés chez un brocanteur. Les murs ! Ils sont tapissés de motifs fleuris que je ne reconnais pas. Je commence à paniquer. J'hallucine. Je suis devenue folle ! Suis-je vraiment dans ma chambre ? J'entends des pas venir. La porte s'ouvre. Une femme entre et me toise du regard, interloquée. Je le suis encore plus qu'elle. Sa robe de chambre est si vieillotte ! Je réagis en l'interrogeant à voix haute.

– Qui êtes-vous ?

– Vous, qui êtes-vous ?

– Je suis la propriétaire de la maison. Comment êtes-vous entrée ?

– Propriétaire ! Sachez madame que je suis chez moi ici. Comment pouvez-vous prétendre que cette maison vous appartient ?

– Attendez, il y a sûrement un malentendu. J'habite ici depuis quelques mois.

– Si c'est un canular, il n'est pas drôle.

Soudain, plus rien. La femme a disparu d'un seul coup ! Comment est-ce possible ? Encore des pas ! Cette fois, on dirait deux personnes. Elles entrent et jettent un œil partout sans me voir, tout en poursuivant leur conversation.

– N'oubliez pas Mathilde, il faut épousseter partout. Je ne veux pas avoir à vous le répéter. La dernière fois, Monsieur mon mari m'a montré un doigt de son gant tout sale. Il l'avait passé sur le dessus d'un tableau de notre chère aïeule. Que Dieu ait son âme !

C'est la femme de tantôt vêtue d'une magnifique robe de chambre ample avec des bandes verticales allant de l'orange au rouge, entrecoupées de zones beiges décorées de motifs végétaux. Une domestique, facilement reconnaissable avec son petit bonnet et son tablier blancs, la suit tête basse. J'en ai la chair de poule. La femme poursuit :

– Il fait froid dans cette chambre, et elle est sombre. J'ai bien hâte qu'on y installe une de ces nouvelles ampoules électriques, comme dans toutes les pièces de la maison du reste. Monsieur Charles, mon mari, me dit le plus grand bien de cette invention qui va rendre caduques les lampes à l'huile. On ne s'en ennuiera pas ! Ah oui, pour en revenir au froid, n'oubliez surtout pas de vous assurer qu'on ajoute un bloc de glace dans la glacière. Il faudra aussi remonter l'horloge du salon. Mais diantre, pourquoi est-ce si froid ? La chaleur ne vient pas jusqu'ici ? Vous demanderez à notre homme à tout faire de voir ce qui ne va pas. Une dernière chose : rappelez-moi, plus tard dans la journée, de me rendre transmettre un télégramme à Monsieur Charles. Il doit se sentir bien seul en ce moment, là où ses affaires l'ont mené. Je lui demanderai de me rappeler quand part son train pour le retour. Je pourrai préparer des invitations pour nos amis.

Les deux femmes disparaissent d'un seul coup ! Elles étaient là, devant moi, puis je me retrouve à nouveau seule dans ce décor qui m'est inconnu. Mon cœur bat si fort. Je suffoque. Je suis complètement figée par l'effroi. Des pas ! Je les reconnais. Elle revient. La porte s'ouvre à nouveau.

– Mais qui donc êtes-vous Madame ? Qui vous a donné la permission de vous installer dans cette chambre ?

Je me mets à pleurer. La femme me regarde d'un air compatissant.

– Allons ! Il ne faut pas pleurer ainsi. Je ne suis pas un monstre. Laissez-moi deviner. Vous avez dû vous tromper de maison hier soir. Ce sont des choses qui arrivent. D'autant plus que les lampadaires au gaz sont défectueux dans plusieurs rues de notre quartier. Ah vivement

l'électricité ! Le cocher a dû vous déposer devant chez moi. La porte n'était pas fermée à clé. Mathilde a dû encore une fois oublier de la barrer. Elle est tellement insouciante. C'est si difficile d'avoir de bons domestiques de nos jours.

Disparue encore ! Tout aussi subitement. Je dois reprendre mes esprits. Des fantômes. Ce sont des fantômes ! Cette maison est hantée. Oui mais les meubles, les murs ?

Encore des pas ! La porte s'ouvre à nouveau. La même femme entre dans la chambre. Cette fois, elle est seule et en larmes.

- Quel malheur ! Le train revenant avec Monsieur mon mari a déraillé. Il n'a pas survécu à l'accident. C'était un homme si charmant, si prévenant. Le pauvre, il ne sera pas mort à la maison, entouré de sa famille et de ses amis. On ne pourra pas l'installer dans le salon en attendant le deuil. Le corps est trop mutilé. Ma période de grand deuil va commencer aussitôt l'enterrement. Deux ans à porter des vêtements de couleur noire et à ne pouvoir participer à aucune activité sociale ; je dois m'y résigner. Il le mérite. Que vais-je devenir ? Quel autre homme voudra de moi. Regardez-moi. Je ne suis plus jeune. Il ne m'aura pas laissé, pour me consoler, d'enfants à élever. L'un de nous deux était stérile. Qui voudra prendre une chance avec moi ?

À mesure que la femme parlait, ma peur se transforme en pitié. J'aurais voulu la prendre dans mes bras pour la consoler. Peut-être le souhaitait-elle ? Je ne le saurai jamais. Elle s'est dirigée vers le lit pour s'y jeter. Au moment où elle allait tomber de tout son long, elle s'est évaporée. Aussitôt, tout est revenu à la normale. Le cadran s'est mis à sonner.

Quelle histoire ! J'ai retrouvé mes esprits avec grand peine. Vous pensez que je rêvais ? Ce n'était pas comme dans un rêve. C'était si réel. Du reste, j'étais debout quand la sonnerie s'est fait entendre.

Que fait ce petit bonnet blanc sur le plancher près de la porte !!

Deuxième partie

Le vieillard seul face à la mort

Je ne sais pas jusqu'où
ira cette complice.
Serge Régiani.

Le souvenir lui remonte à la surface comme une bouffée d'air frais, lui qui a tant de mal à respirer. Seul dans sa chambre d'hôpital, un masque respiratoire en permanence, des électrodes, des tubes ; il a bien le temps de réfléchir. Rien de nouveau de ce côté. Toute sa vie s'est passée dans sa tête. Comme en ce moment, où il se revoit enfant.

Il est au bout d'un quai qu'on dirait de fortune, une canne à pêche bricolée avec un bout de branche et du fil de nylon entre les mains, quelques tranches de pain moisis dont il détache des morceaux qui lui servent d'appât, sur un petit lac qui ne paie pas de mine. Cela, il ne s'en rend pas compte. Pour lui, le lac est énorme, majestueux, c'est sa mer située à quelques minutes de la maison familiale. Il y passe l'été, comme il le fera dans d'autres chalets jusqu'à l'âge de seize ans.

Soudain, ça mord. Il tire. Ça résiste. Il continue de tirer. Une magnifique truite sort de l'eau. Sur son lit de malade, il ne peut s'empêcher de sourire. Il avait été si fier de sa capture ; il refait les gestes dans sa tête. Ne pas paniquer, coincer la truite pour l'empêcher de retourner dans le lac, la mettre dans un bocal fermé, retourner dans le chalet pour la montrer à sa mère, à ses frères et sœurs, tout sourire. Le repas familial sera celui d'un roi ce soir.

Déjà enfant, il était d'une infinie patience. Peu de chose pouvait l'ébranler. Il passait des heures seul, à s'inventer des êtres avec qui partager ses peines, ses joies, ses colères parfois, si peu car il n'était pas colérique. Un filet d'eau printanier, dans la rue, devenait un fleuve majestueux où descendaient de fragiles bateaux ; ils n'en étaient pas moins solides, avec un capitaine brave et fort à la barre. L'été, c'est toute une ville qu'il édifiait, avec ses rues principales bordées de commerces où il s'arrêtait pour acheter tout ce dont avait besoin sa maman.

Il aimait faire les commissions. Il partait avec des sous et une liste que lui avait confiés sa mère. Tantôt au petit magasin du coin – on ne connaissait pas le mot dépanneur alors -, tantôt chez le boucher. Le premier lieu surtout le rendait fébrile. Il savait qu'il pouvait, pour s'y rendre, passer par un terrain abandonné où l'on voyait d'énormes sauterelles. Plus tard, il se trouva cruel de leur avoir arraché les ailes quand il réussissait à les attraper. Un enfant ne pense pas aux conséquences de ses actes.

L'enfance se passe ainsi, faite de longs moments à part des autres. Sa mère a l'intelligence de ne pas le forcer à jouer avec les petits voisins. Parfois il se mêlait à eux, mais c'était pour mieux retourner dans son monde à lui. Il fut un peu plus sociable à l'adolescence, mais guère plus. À force du désir de solitude, il avait fini par comprendre qu'on peut être seul même parmi les autres. Ses plus beaux moments furent ceux passés à la gare d'autobus, à regarder des voyageurs arriver, d'autres partir, heureux de rester là, de les observer. Il pouvait demeurer des heures ainsi.

Il va vite apprendre qu'il est introverti, puisque maman a fini par l'amener voir un psychologue ; peut-être sous la pression de cette maîtresse d'école qui s'inquiète de ce qu'il ne se mêle pas aux autres enfants. Le diagnostic ne l'effraie pas, la rassure même. Son fils préfère la vie intérieure, soit. Elle est d'autant moins inquiète qu'il a l'air heureux.

Chère maman. Si elle avait su à quel point elle avait raison. Elle est peut-être la seule qui ait compris que son fils n'était pas un être asocial, mais plutôt hors de la société. Certes, il est efficace dans son travail, rien à redire de ce côté. Les rencontres sociales du bureau l'ennuient. Il s'y plie, mais il n'y va pas de bon cœur. Ce qu'il préfère, dans ses moments de

loisir, c'est la lecture. Ce sont ses jouets d'adulte, ses moments d'exclamation, d'interrogation, de crainte, de joie, d'apaisement surtout. Car sa vie en société, c'est là qu'elle se passe. À l'instant lui revient la série d'Azimov sur les robots, puis Kafka, John Irving, Henry Miller, tant d'autres.

En pensant à tous les romans qu'il a lus, il se demande lequel l'a le plus marqué. Il hésite entre *La Métamorphose* ou *L'étranger*. Non qu'il s'identifie au personnage principal de chacun, au contraire ; mais il aime ces êtres si différents de lui, qui frappent à la porte de l'absurde guidés par leur destin. Soudain lui vient cet être plus solitaire que le plus grand des solitaires, cet amoureux éconduit dans *Cent ans de solitude*. Lui-même a été rejeté. Il en a eu mal, s'en est désespéré, puis a fini par oublier la douleur. Il a même une douce pensée pour celle qui avait compris que leur relation serait un cul-de-sac. Elle était tout le contraire de lui. Elle étouffait d'être toujours seule avec lui.

Tiens, se dit-il, il faudra bien que je fasse don de ma bibliothèque personnelle avant de partir. Don à qui, au juste ? Il n'a plus de famille depuis plusieurs années, pas d'amis non plus. En fait si, il a un ami ; le silence. Il sait ce qu'est la solitude, mais il n'a pas connu le sentiment d'être seul. Ce sentiment ronge l'esprit de ceux qu'il habite. Il peut être si vif que la douleur tord parfois leurs entrailles. Il n'y a plus qu'à pleurer comme un enfant abandonné. Il était un enfant seul, mais pas abandonné. C'est peut-être ce qui explique la vie paisible qu'il a connue, hormis quelques moments inévitables d'ennui – ces moments où il semble que le temps s'est arrêté pour mieux faire son œuvre destructrice.

Quitter ce monde ne l'effraie pas. Dire qu'on y punit les hommes en les isolant, se dit-il. Il n'est pas croyant, mais il se garde tout de même une petite gêne. S'il existait vraiment, cet au-delà auquel tant aspirent, ce Paradis où il serait à jamais entouré d'âmes heureuses ; un endroit où l'on est jamais seul.

Ce serait son Enfer !

Marthe ne se souvient plus

L'homme lui fait un grand sourire. Elle le regarde, impassible. Qui peut-il bien être ? Elle a beau fouiller dans sa tête, elle ne le connaît pas. Pourquoi ce sourire qu'elle trouve niais ? Se moque-t-il d'elle ? De son allure peut-être ? Pourtant, tantôt, la préposée lui a dit qu'elle était très jolie dans sa robe neuve. C'est sa petite fille qui lui en a fait cadeau. « Je veux que ma grand-maman soit la plus belle de la place », lui a-t-elle dit. En ce moment, elles marchent ensemble.

Jacinthe est l'enfant unique de Marie-Pierre, fille unique de Marthe. Elle vient souvent la voir dans sa belle grande résidence, le Centre Les Lierres. Les murs extérieurs, en briques rouges, en sont recouverts. Quand on prend l'allée pour se rendre vers l'entrée principale, on a l'impression d'entrer dans un autre monde. Celle-ci est bordée d'arbres, ce qui, avec les lierres, a un effet d'apaisement instantané sur les visiteurs. À l'arrière, les propriétaires ont fait aménager un jardin Feng Shui. C'est ce qui a convaincu Marthe d'y emménager quand sa fille lui a proposé de laisser son logement. Elle était devenue "à risque d'errance". Oh, ça n'a pas été facile de la convaincre, mais elle ne voudrait plus quitter son nouveau chez soi pour rien au monde. Un déracinement, c'est suffisant !

La résidence est située dans un quartier paisible. Aucun danger pour elle d'y circuler lentement, avec sa marchette. D'autant plus que Jacinthe veille sur elle avec un soin méticuleux. Marthe voudrait bien sortir plus souvent. C'est même l'objet de ses récriminations envers les préposés. Le personnel est d'une patience exemplaire. Non, elle ne peut pas sortir seule. Oui, elle pourra sitôt qu'un parent viendra la visiter. Combien de fois doivent-ils lui répéter cela ? Rien à faire. Ce qui entre par une oreille sort aussitôt par l'autre.

Jacinthe aime tant sa grand-maman. Quand elle se disputait avec sa mère, au point de ne plus vouloir lui parler, c'est Marthe qu'elle allait voir. Par chance, elle vit tout près avec son copain. Il la taquine parfois, lui disant qu'elle la préfère à lui, mais au fond il comprend qu'elle veuille passer du temps avec elle. Il n'a pas connu ses grands-parents maternels, ni paternels. Il est un enfant abandonné, élevé tout croche dans plusieurs familles d'accueil, mais qui a fini par pousser droit.

Depuis son accident vasculaire cérébral, Marthe a des pertes de mémoire. La démence fait son œuvre. L'autre jour, elle a demandé à une préposée de l'aider à chercher ses lunettes de lecture. Pendant qu'elles cherchaient, elle lui a dit que de toute façon ça ne servait à rien. Elle ne lit plus, faute de pouvoir suivre le fil du récit. Marthe était jadis une grosse lectrice. Elle passait régulièrement à la bibliothèque municipale emprunter quelques romans qu'elle pouvait lire jusqu'à tard la nuit. Elle disait qu'ainsi, elle jouait un tour à son acouphène. Il pouvait aller se rhabiller celui-là. S'il l'empêchait de dormir, au moins il ne pouvait pas l'empêcher de lire. Quand le roman était passionnant, il lui arrivait même de l'oublier.

Ses médicaments ! Où sont-ils ? Les a-t-elle pris ce matin ? Sa petite fille lui dit, tout doucement, qu'elle n'a plus à s'en faire. Désormais, on lui donne ce qu'il faut tout juste avant le repas du soir. Marthe lui répond, comme chaque fois, qu'elle est bien bonne d'accompagner sa mémé qui perd la mémoire. Jacinthe proteste, pour la forme, qu'elle va l'enterrer puisqu'elle va oublier de partir. Les deux rient de bon cœur.

- Bonjour Marthe. Toujours aussi jolie, lui lance l'homme qui s'avance en souriant.

Marthe encaisse le coup. Comment peut-il bien savoir son nom ?

L'homme voit dans le regard de Jacinthe que quelque chose ne va pas. Puis il comprend. Avec gentillesse, il lui raconte qu'ils se sont connus il y a de nombreuses années de cela, mais qu'il a bien changé depuis. Elle n'est pas la première à ne pas le reconnaître. Il s'appelle Jérôme. Momôme pour les intimes. Jacinthe lance, en riant, que sa grand-maman a tellement connu d'hommes. Normal qu'elle ne se souvienne plus de lui. L'homme les salue bien bas toutes les deux, puis s'éloigne dignement.

Marthe est fâchée après sa petite fille qui la fait passer pour une coureuse d'hommes, mais elle ne le fait pas sentir. Autant elle peut être dure avec sa fille, autant elle pardonne tout à Jacinthe. Puis elle comprend que celle-ci l'a sortie du pétrin. Quel insolent cet homme ! Jérôme, il faudrait que j'aie connu un Jérôme maintenant. Je le saurais, si tel était le cas ! Il a dû se tromper. Il m'a l'air d'un coureur de jupons celui-là !

Les deux femmes marchent quelques minutes de plus, puis retournent à la résidence. Jacinthe voudrait bien rester plus longtemps, mais elle a promis à son copain d'aller le voir jouer au baseball. Une promesse est une promesse, lui répond Marthe. Jacinthe embrasse sa grand-maman sur le front, puis s'en retourne.

Ce soir-là, Jacinthe lit un extrait d'un journal intime de sa grand-maman. Sa mère qui l'a trouvé en vidant l'appartement de Marthe, a tenu à ce qu'elle le garde ; pour mieux connaître Marthe, lui a-t-elle expliqué, mais aussi pour qu'elle le passe, à ton tour, à la fille qu'elle aura un jour.

Cher journal,

Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme charmant. Il m'a invité à danser ; ce qu'il est bon danseur ! Après, il a tenu à me reconduire jusque chez moi. Son prétexte était cousu de fil blanc. Il ne voulait pas me laisser rentrer seule à cette heure tardive. J'aurais pu lui répondre que je ne retournais jamais seule à la maison, que nous étions quelques copines vivant dans la même rue à le faire ensemble, mais j'ai fait l'innocente. Sans qu'il s'en aperçoive, j'ai dit à une de mes amies que le beau jeune homme avec qui je dansais allait me raccompagner. Elle m'a fait un clin d'œil appréciateur. On a jaté tout le long du retour de tout et de rien. Il m'a expliqué qu'il devrait s'absenter quelque temps, mais qu'il me ferait signe à son retour (...).

Jérôme se rappelait très bien cette soirée de danse et la belle conversation qu'il a eues avec Marthe ce soir-là. Il devait partir le lendemain pour aller travailler dans une mine. Le destin a voulu qu'il rencontre l'amour dans la ville située près de la mine. Un amour pas très agréable à vivre qui a mal fini ; divorce, garde des enfants difficiles. D'avoir revu Marthe, qu'il

a reconnu immédiatement, l'a rendu nostalgique. De savoir qu'elle ne fait plus partie de ses souvenirs est pour lui d'une telle tristesse.

Quand la maladie frappe!

Elle vit seule depuis quelques années. Ce n'est pas qu'elle s'en plaint, au contraire. Elle savoure chaque heure qui passe depuis qu'elle est retraitée. Tantôt elle lit, tantôt elle prend une grande marche, tantôt ce sont les commissions, le détour par la bibliothèque, le banc d'un parc situé près de chez elle, d'où elle aime regarder les passants, sans oublier ses enfants et petits-enfants à qui elle rend visite de temps à autre. Elle se trouve bien dans sa solitude. Mais tout de même, une inquiétude s'est installée chez elle depuis peu.

Cela a débuté quand une ambulance, feux clignotants, sirène retentissant à chaque coin de rue, ce qui l'a alertée, s'est arrêtée devant son immeuble. Que se passait-il ?

Des voisins lui rapporteront les faits. Un des locataires ne donnant pas signe de vie, le concierge s'était résolu à pénétrer dans son appartement. L'homme était étendu sur son lit, amaigri, mal en point. Il s'alimentait très peu sinon pas du tout, selon les jours, depuis quelques semaines. On l'avait transporté à l'hôpital. Il avait fallu l'aider à remonter la pente de la sous-alimentation.

Une maladie banale, un rhume, avait déclenché la série d'événements l'ayant mené à cette condition. Il vivait seul, n'avait ni parents, ni amis connus. Son frigo était presque vide quand la maladie l'avait frappé. En temps normal, il aurait, comme chaque semaine, fait les emplettes et aurait été pourvu de suffisamment d'aliments, du moins les premiers jours. Sauf que la maladie ne s'annonce pas quelques jours à l'avance. Elle ne cogne pas à votre porte pour vous avertir qu'il vaudrait mieux bien garnir votre frigo et vos armoires, le temps de faire face à la tempête. Celle-ci fut rude. Sa condition s'aggrava ; le rhume engendra une sinusite, suivi de complications pulmonaires. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas manger. À la limite il aurait absorbé des aliments liquides contenant des protéines et un peu de solides, s'il en avait eu. Sauf

que son état empirant, il devint de plus en plus faible, au point d'en être incapable de s'alimenter.

Encore s'il avait été jeune. Il aurait sûrement conservé assez d'énergie pour se rendre à l'épicerie et pourvoir à son alimentation. Mais il était vieux.

Il n'était pas ce qu'on appelle, dans le jargon administratif, une personne démunie, mais il n'était pas non plus assez fortuné pour s'équiper des derniers gadgets sécuritaires.

Certains s'étonnèrent qu'il n'ait pas appelé pour demander de l'aide. Il vient un moment où tout ce que vous souhaitez, dans de semblables situations, c'est dormir. L'instinct de survie s'émousse. Fort heureusement, on l'avait découvert à temps. Combien n'ont pas cette chance.

Sa voisine qui se sentait jusque-là bien dans son train-train quotidien vit dans cet épisode un avertissement. La manchette d'un quotidien local accentua ses craintes : [28 personnes seules portées à leur dernier repos](#). Elle se dit que son voisin aurait tout aussi bien pu se trouver du nombre. Et elle ? Un jour, elle pourrait bien vivre une situation semblable menant aux portes de la mort, à défaut de prévoir des façons d'y faire face. Quand elle racontait aux voisins le malheur de cet homme, évoquant la difficulté d'avoir des soins et services à domicile, à moins d'être en sérieuse perte d'autonomie et encore, on lui répliquait invariablement qu'on n'a pas les moyens, comme société, d'offrir des services publics mur à mur. Sa réponse lapidaire venait sous forme de question : que faites-vous pour vous préparer à cette éventualité ? Ses interlocuteurs nageaient alors dans le vague. Sans doute espéraient-ils être épargnés par la maladie qui accompagne le vieillissement. Le déni l'emportait de loin sur toute autre attitude. Que sera, sera !

Elle prit un rendez-vous avec son conseiller financier et en ressortit quelque peu découragée : il n'y avait pas grand-chose qu'elle pouvait faire pour pallier la situation, sinon d'être économe et d'épargner un maximum de ses revenus actuels. Il y avait bien une assurance en cas de perte d'autonomie, mais c'était au-dessus de ses moyens.

Elle se rappela qu'une de ses connaissances, fonctionnaire au ministère de la Santé, avait jadis prouvé à ses supérieurs que l'augmentation des soins à domicile réduirait les coûts

du système de santé. Son rapport avait abouti aux oubliettes. Les hôpitaux continuaient de recevoir la part du lion. Il n'y avait rien à espérer de ce côté.

Un temps, elle se demanda si elle ne devrait pas chercher un emploi pour ainsi augmenter ses revenus et épargner davantage. Elle chassa bien vite cette idée de sa tête. Elle n'aurait pas la force de recommencer à vivre les longues heures passées à se déplacer et au travail, sans compter les nombreuses démarches à faire. Elle savait que les gens de son âge, avec ses qualifications, étaient en demande. Elle dormit mal quelques nuits, puis prit la décision de demeurer retraitée.

Plusieurs années passèrent. Elle ne parvenait pas à épargner pour les jours plus difficiles, mais son inquiétude s'estompa. Elle se fondit dans le moule général du déni.

L'ambulance était revenue quelques fois, jusqu'à une dernière. Son voisin était décédé. Il n'avait plus que la peau et les os.

Un jour, ce fut son tour. Certes, elle avait un peu de soutien à domicile, mais c'était nettement insuffisant. Ses enfants venaient de temps à autre, mais ils avaient leurs obligations familiales, sans compter les longues heures de travail qu'ils s'imposaient afin de maintenir leur train de vie.

Elle dut faire quelques séjours à l'hôpital. Sa santé se détériora. C'était prévisible. La vieillesse réclamait son dû.

Elle qui avait eu une santé de fer, qu'elle entretenait en marchant tous les jours, dut se rendre à l'évidence : son corps vivait la mécanique implacable qui la dirigerait désormais, sans fléchir, vers son agonie.

Elle quitta à regret son appartement. Elle n'avait plus d'emprise sur sa vie.

Les vieilles baskets de Monsieur Yves

- Que souhaitez faire Monsieur Yves aujourd'hui ?

- Rien.

- Comment ? Je dois avoir mal compris. Monsieur n'aime aucune des dix merveilleuses activités que nous avons prévues au programme de la journée ?

- Non.

Ce non fut dit avec une telle fermeté que la préposée s'en retourna, penaude, dans son bureau. Elle suivit la procédure dans un tel cas, c'est-à-dire qu'elle avisa son supérieur par courriel avec un indicateur de haute importance. On ne badine pas avec les règles non écrites. Une de celles-ci, je dirais même la plus importante, est d'aimer les activités que la Direction nous propose. Pas besoin de tout aimer, il suffit d'en aimer une par jour.

Ce matin, sitôt levé, Yves s'était précipité vers le placard où sont rangés ses souliers et vêtements. Un peu saugrenue comme idée. D'habitude, il se dépêche de vider sa vessie. La coquine nous joue des tours à mesure qu'on avance en âge. Je soupçonne même qu'elle est responsable du confinement de Monsieur Yves dans ce foyer pour vieil achalant. Je ne me moque pas de lui. Ce sont ses propres mots. Il les répète souvent, sous diverses variantes. Sa préférée : vous n'auriez pas un petit remontant pour vieil achalant. Ce à quoi la préposée réplique invariablement : "Monsieur Yves, à votre âge !" Qu'est-ce qu'il a son âge ? D'accord il n'est plus jeune, mais il est bien conservé. Jamais il ne rate sa marche quotidienne. Il ouvre son placard, enfle ses vieilles baskets toutes défraîchies qui ne paient plus de mine, met ses plus beaux habits, et prend une direction contraire au vent. Toujours. Ce qu'il aime, c'est de revenir avec le vent dans le dos.

Cette nuit, Monsieur Yves a fait le plus étrange des rêves. Le vent le poussait de plus en plus loin du Foyer. En baissant les yeux, il voit qu'il porte des baskets neuves pareilles à ses vieilles. Soudain, quelqu'un lui prend la main. C'est sa femme, Maryse. Elle est aussi fraîche que ses baskets sont neuves. Il est redevenu le jeune homme qui a fait la conquête de la plus belle fille du village. Les deux accélèrent le pas. Se retournant, il voit que Maurice, qui convoitait aussi la belle Maryse, les poursuit. Il entend Maryse lui crier qu'elle doit fuir Maurice, sinon elle va succomber à ses avances. Il panique. À mesure qu'ils courent main dans la main, Maryse vieillit. Au bout de quelques minutes, elle n'en peut plus et tombe par terre. Elle lui dit de continuer sans elle. Il panique encore plus. Bientôt, ils sont rejoints par Maurice. Celui-ci lève les poings. Il veut se battre pour la belle Maryse. Par terre, un bébé les regarde. Ils sont devenus des vieillards tout courbés, peinant à se tenir debout, appuyés sur leurs cannes. Imaginez la scène : deux hommes tout croches parvenant tout juste à avancer, maigres comme des piquets, se regardent comme chiens en faïence, alors qu'un bébé leur sourit. Yves sent que quelque chose cloche. Il est nu-pieds. Ses baskets ont disparu ! Il voit au loin Maurice ayant rajeuni, se sauver avec le bébé, ses baskets aux pieds. C'est alors qu'il se réveille en sueurs. Il se hâte d'aller voir dans son placard. Ses vieilles baskets n'y sont plus !

Ce que la préposée de jour ignorait, c'est que la nouvelle de nuit avait pris l'initiative de les jeter quand elle les avait trouvés au fond de son placard. Monsieur Yves avait pourtant formellement interdit que l'on touche à quoi que ce soit lui appartenant. La nouvelle préposée l'ignorait, mais elle avait surtout la manie de fouiller dans les affaires personnelles des résidents. Ce n'était pas une voleuse, mais elle était dotée d'une curiosité malade. Elle n'aurait jamais dû jeter les baskets. En temps normal, Monsieur Yves aurait piqué une sainte colère, la préposée de jour aurait récupéré les baskets et tout serait rentré dans l'ordre. Le rude passage du rêve à la réalité avait provoqué une réaction contraire chez Monsieur Yves. Plutôt que de se fâcher, il s'était refermé sur lui-même comme une huître.

Le reste de la journée allait s'annoncer catastrophique. La rumeur qu'un résident refusait de faire une activité s'était répandue comme une traînée de poudre. On aurait dit Astérix demandant le laisser passer A-39. Tous les résidents s'étaient mis à circuler à gauche, à

droite, répétant à tue-tête : "rien, rien". C'était la goutte qui avait fait déborder le vase. Le trop-plein de petites règles sournoises, dites et non dites, se répandit dans toute la résidence. Les préposées couraient partout, enjoignant les résidents à se calmer. Bientôt, quelques résidents reprirent leurs esprits et formèrent un comité. On débattit et on en vint à formuler quelques exigences. L'une de celle-ci concernait Monsieur Yves : désormais, les résidents devaient être libres de ne rien faire, sans se sentir coupables, si tel était leur souhait. La Direction fut informée et accepta, pour calmer le jeu, de prévoir des rencontres régulières avec le nouveau comité.

La morale de cette histoire ? Si vous êtes préposé dans une résidence pour personnes âgées, tenez-vous le pour dit : on ne jette pas impunément, à son insu, les vieilles baskets d'un vieil achalandant.

Le vieux couple silencieux

Un léger parfum de vanille et une douce musique nous accueillent dès qu'on franchit les portes de l'Oasis. Les préposés sont tout miel, tout sourire. Même les plus turbulents parmi les enfants se calment. C'est ce qui frappa Ruth, le premier jour où elle y emménagea avec l'aide de son fils et de sa fille. Elle apportait peu de chose, n'ayant voulu conserver que le strict minimum en quittant son appartement. Elle vivait seule depuis plus de vingt ans. Elle s'était à regret résignée, sous la pression de ses enfants, à vivre dans ce foyer d'accueil.

Dans sa chambre, outre son lit, il y avait la télé, deux fauteuils, la climatisation, un petit frigo et du rangement pour quelques tasses, des ustensiles, du café et des friandises. Depuis quelques mois, ses enfants craignaient qu'elle dépérisse de sous-alimentation, voire qu'elle se blesse sérieusement en tombant. Ils avaient poussé un soupir de soulagement le jour où elle avait accepté l'inévitable. "Nous assurons tous les services qui rendent la vie plus agréable, des repas équilibrés, des soins personnels et médicaux, un système d'appel à l'aide, des divertissements ; il y a même un salon de coiffure et de manucure dans l'établissement", avait expliqué la directrice à ses enfants. Ce n'était pas la Cadillac des établissements pour personnes en perte d'autonomie, mais elle y serait entre bonnes mains.

Son mari était parti bien vite jadis, profitant à peine de sa retraite. Au début, elle s'était ennuyée à mourir mais, peu à peu, elle avait fini par apprécier de vivre seule. Tant qu'elle fut active, son bénévolat et ses amis la comblèrent. Hélas, c'est notre lot à tous, la vie lui enleva peu à peu la capacité d'être utile. Quant aux amies, elle assista à leur enterrement les unes après les autres. Elle aurait bien aimé qu'un de ses enfants lui propose de l'héberger. Ce n'était pas la place qui manquait depuis que ses petits enfants avaient pris leur envol. Sans doute craignaient-

ils de trouver la tâche trop ardue. Autres temps, autres mœurs. Elle-même n'avait pas hésité une seconde à installer mémé dans leur maison jadis, même si la famille se retrouvait à l'étroit.

Ruth était dépressive. Le médecin avait assuré ses enfants que le changement allait lui faire le plus grand bien. Il se trompait. Il lui avait prescrit, au fil du temps, une série de médicaments pour corriger divers problèmes de santé. Les antidépresseurs ajoutèrent une surcharge lourde à porter. Ces derniers avaient un temps soulagé son mal-être, non sans la fragiliser. C'était le lot de plusieurs de ses semblables. Là où elle s'était installée, à contrecœur, la plupart des résidents étaient surmédicalisés. Peu acceptaient leur sort. Ils se sentaient exclus, ghettoïsés, abandonnés par leurs proches. La rancune était palpable. Hypersensible, Ruth absorbait ce poison qui se répandait son esprit sans qu'elle puisse s'en protéger.

Ses rares moments de joie, les visites de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, étaient suivies de longues périodes de léthargie. Les préposés tentaient en vain de la distraire. Elle était réfractaire aux divers jeux de société et autres activités censées lui faire passer de bons moments. Au début, elle fut si découragée qu'elle demeura des journées entières dans sa chambre. Elle acceptait en maugréant de se déplacer vers le salon de la résidence où elle s'assoyait dans un fauteuil, l'air maussade, plus immobile qu'une statue. Débordés, les préposés n'insistaient pas.

Un homme à peine plus âgé qu'elle prit l'habitude de s'installer dans le fauteuil situé tout juste à sa droite. Comme elle, il était renfrogné. On avait fini par les surnommer le vieux couple silencieux. Ce petit manège dura quelques semaines. Ruth avait fini par s'habituer à la présence de son voisin d'infortune. Elle vint plus souvent au salon. Ce qu'il y avait de troublant dans leur silence mutuel, c'est qu'il criait à tue-tête leur mal de vivre. Les préposés se méprirent sur le sens à donner à ce ballet quotidien de ces deux êtres marginalisés. Ils virent de l'espoir là où le malheur se renforçait. Chacun à sa façon avait été déraciné. L'homme, dépressif lui aussi, n'avait pas accepté de bon cœur son placement dans la résidence. Ayant encore toute sa tête malgré son dépérissement physique, il avait déshérité ses enfants et leur avait formellement interdit de venir le voir. Chaque fois que Ruth venait au salon avec un de ses enfants, lui interdisant de se mettre à sa droite, prétextant que la place était réservée, il

venait s'y installer comme à l'accoutumée mais il était d'une humeur massacrant. Ruth le sentit et se montra de plus en plus rude avec ses enfants qui distancèrent leurs visites.

Chaque matin, les vieillards se chargent de leur douleur, tel Sisyphe de son rocher, à la différence qu'ils n'ont pas la force de remonter la pente. Pour un moment de calme, ils peuvent vivre des jours entiers de peine. La ronde des médicaments antidouleur en fait des êtres de plus en plus hébétés. Ruth le supportait de moins en moins. Elle sentait ce même dépit grandir chez l'homme assis en silence à côté d'elle. Du moins le fut-il jusqu'au jour où soudain, il lui raconta ses journées avant son "internement". Il avait l'habitude de faire chaque jour de grandes randonnées pédestres là où il habitait. C'était un pays de monts et de vallons, de forêt mixte où feuillus et conifères procuraient à la fois de l'ombrage et des parfums qui le fortifiaient. Il aimait respirer ces odeurs, entendre les habitants ailés revendiquer chacun son territoire, au grand plaisir de ses oreilles, où alors c'était des papillons tous plus beaux les uns que les autres qui le fascinaient. La terre aussi avait ses odeurs, plus fortes dans les vallons, plus diluées dans les hauteurs. Il pouvait marcher ainsi quelques heures, puis revenir fumer tranquillement sa pipe au seuil de sa maison. Jamais il ne s'en lassait.

"Que s'est-il passé ?" osa demander Ruth. "Ils m'ont tout pris, les salauds", lui répondit-il. Puis il ajouta le pire : aucun de ses enfants n'était venu à sa défense. Le gouvernement avait décidé, conseillé par des fonctionnaires installés dans des bureaux situés à des kilomètres de chez lui, de vider les régions éloignées. Un frisson parcouru Ruth. Elle se rappela l'histoire de ses grands-parents maternels. Lui était ouvrier, elle femme de ménage. La Crise avait jeté les ouvriers à la rue et réduit comme une peau de chagrin la demande de ménages. Inspiré par les autorités religieuses, le gouvernement avait eu l'idée de peupler les régions éloignées. Elle réfléchit et se dit que son sort à elle aussi était lié aux décisions administratives, à laquelle ses enfants avaient souscrit : comme son compagnon d'infortune, elle avait été exilée de son milieu de vie pour aboutir dans un cul-de-sac. On avait en plus le culot de s'attendre à ce qu'elle y soit heureuse.

Le petit jeu du "vieux couple silencieux" reprit son cours. Chaque jour ils venaient s'asseoir l'un à côté de l'autre, chacun ruminant ses rancœurs contre leurs enfants, le

gouvernement et la société. Les saisons passèrent. Vinrent l'hiver et ses journées de plus en plus courtes, de plus en plus froides. La température pouvait baisser jusqu'à moins quarante la nuit. Un bon matin, aucune trace de Ruth, ni du vieux grincheux. C'est ainsi que les préposés le désignaient entre eux. Il n'ouvrait la bouche que pour se plaindre. Ruth n'était guère plus amène, mais elle ne proférait jamais un mot déplacé envers le personnel de l'établissement, contrairement à son attitude envers ses enfants. Après quelques jours de recherches, rendues difficiles parce que la neige avait effacé leurs traces, c'est un randonneur qui les trouva dans un petit parc isolé, où ne venait à peu près personne durant la saison hivernale. Ils étaient assis non loin l'un de l'autre, chacun le regard perdu dans le vague. Avaient-ils échangé quelques mots avant que le froid extrême ne fasse son œuvre ?

Troisième partie

L'homme en jupe

Il marchait sur les trottoirs du Centre-Ville, à l'heure la plus achalandée, l'allure noble, faisant fi des remarques désobligeantes ou sarcastiques, des sifflements, des regards médusés, des sourires ironiques, parmi quelques hochements approbateurs, avouons-le. Il portait une veste grise Melinda Gloss en lin d'un chic fou, assortie à la pièce qui suscitait tant de réactions : une jupe bleu gris du même tissu dont le bas frôlait ses genoux.

Quelques heures plus tôt, il déjeunait avec sa dernière conquête, une fille magnifique à l'aube de l'âge adulte, aux cheveux roux qui soulignaient ses fines épaules tachetées de cette couleur évoquant l'Écosse de ses lointains ancêtres, tout comme le reste de son corps, lui approchait la cinquantaine, cheveux noirs parsemés ici et là de gris, barbe poivre et sel du matin, corps athlétique sculpté par les nombreuses heures passées au gym, vague ressemblance avec Marcello Mastroianni alors qu'il tournait en Corse avec Catherine Deneuve le films Liza, encore sous le charme d'une nuit d'un authentique érotisme, pas du cul, de la langoureuse lenteur suivie de fols ébats, de voluptueuses cigarettes, elle savait l'allumer ; ils avaient à peine parlé, réservant pour le lendemain le temps des échanges, leur énergie toute concentrée sur leurs corps parcourus de sensations qui disaient tout ; ils dormirent peu, il avait le regard et les pensées dans le vague. Sans qu'il s'en rende compte, Simone de Beauvoir s'invita dans leur éphémère relation, du moins c'est ainsi qu'il voyait cette nuit passée avec elle, succédant à d'autres nuits où ses conquêtes, tel des papillons, se posaient dans son cocon pour disparaître de sa vie le jour suivant. Il était misogyne, vous l'avez compris. Il s'était toujours tenu loin des féministes, craignant qu'elles ne gâchent son plaisir. La veille, invité chez un ami qui ne fait pas dans la discrimination des idées sur les rapports entre les hommes et les femmes, il avait compris qu'elle en était une, mais le fruit était trop tentant. Il la voulait dans son lit, elle avait

décidé de se l'offrir pour ses vingt ans, marché conclu. Levé avant elle, il fit du café et réchauffa des brioches. "Pour vous les hommes, lui lança-t-elle sans avertissement, après quelques bouchées agrémentées d'extraits du Deuxième sexe – il était curieux d'en savoir davantage sur cet ouvrage mythique dont elle venait de lui parler – nous sommes l'Autre que vous acceptez sur votre territoire dans la mesure où nous vous sommes soumises". Croyant faire le malin en lançant une formule qu'il voulut alambiquée, il répondit que la libération de la femme passait par celle de l'homme. Loin de se laisser démonter, elle lui répondit du tac au tac, "je suppose que tu es un homme libéré". Sentant que sa réplique avait fait naufrage, il lança, telle une bouée de sauvetage, "j'y travaille". Puis, dans une tentative pour détourner le feu ennemi, il ajouta que les femmes avaient beau ne pas vouloir être soumises aux hommes, elles acceptaient volontiers de porter des vêtements masculins alors qu'on ne verrait jamais un vrai homme faire le contraire. "Un vrai homme libéré ferait fi de ces conventions bourgeoises qui l'enferment dans un patriarcat désuet" rétorqua-t-elle, piquant son orgueil au vif.

Vous connaissez la suite.

Le troisième sexe

Nous sommes dans un proche futur. Le nombre d'enfants intersexués est en hausse constante depuis quelques années. Au début du phénomène, les parlementaires votèrent une loi, sous la pression populaire, pour qu'un enfant né avec les deux sexes ne soit plus de facto opéré afin de lui assigner un sexe biologique. De plus en plus de parents refusaient que leur bébé passe par la chirurgie. Les défenseurs des droits humains s'étaient portés à leur défense. Un incident avait mis le feu aux poudres : un nouveau-né intersexué était mort en cours d'opération. Les médias s'étaient emparés de l'affaire, amenant le Premier ministre à déclarer un laconique "plus jamais". Lors de la réunion ministérielle précédant sa déclaration, on s'était dit que de toute façon cela allait concerner à peine quelques bébés par année. Un ministre avait objecté "oui, mais quel sexe allait-on attribuer à ces enfants ?", ce à quoi un collègue avait répliqué "nous franchirons le Rubicon quand nous y serons". Justement, nous y étions. Le phénomène était mondial, de sorte que tous les pays, l'un après l'autre, votèrent une loi reconnaissant le troisième sexe. Le dernier à s'y résoudre fut la Chine. Les autorités affirmèrent d'abord que la grande nation chinoise échappait à cette dégénérescence frappant les autres peuples grâce à la clairvoyance de ses dirigeants. Après de nombreux démentis, le Parti dû se résoudre à admettre que l'administration n'arrivait pas à endiguer la croissance du nombre d'enfants intersexués.

La communauté des scientifiques se perdait en conjectures. Qu'est-ce qui pouvait bien avoir provoqué une augmentation aussi drastique d'enfants nés avec deux sexes ? Les créationnistes et leurs semblables avaient une explication aussi simple que leur vision du monde : l'homme s'était éloigné de Dieu et celui-ci, pour le punir, avait décidé que les mâles et les femelles seraient de moins en moins distincts. Parmi les scientifiques, le débat faisait rage.

Certaines études démontraient un lien de causalité entre l'augmentation des OGM et le phénomène. Vous n'y êtes pas, répliquèrent d'autres scientifiques, mettant en doute autant leur méthode scientifique que l'échantillonnage. Ils n'avaient pas tort. Un journaliste découvrit que ces études avaient été bâclées, sous la pression de certaines entreprises pharmaceutiques qui ne voulaient pas que l'on regarde de leur côté. Ce qu'on ignorait, c'est que les mêmes entreprises avaient financé, sous la table, des scientifiques dont les études démontraient que la pétrochimie était la cause des transformations actuelles. Deux précautions valent mieux qu'une. Quelle qu'en soit la cause, on avait aussi noté que le nombre de garçons nés avec des malformations de l'appareil génital s'était multiplié par trois en vingt ans. Pire, ajoutèrent les masculinistes dans la foulée, le ratio de natalité fille/garçon, traditionnellement favorable aux garçons, s'était inversé. Un loustic fit remarquer que le débat deviendrait stérile si la courbe de naissance des intersexués poursuivait sa course folle vers le haut. Bref, c'était carrément la pagaille chez les fœtus. À ce rythme, les hermaphrodites allaient bientôt être majoritaires.

En 2030, le point d'équilibre entre les hommes, les femmes et les intersexués fut atteint. Les transgenres n'étaient pas en reste, car de plus en plus d'hommes et même un nombre étonnamment élevé de femmes par rapport aux statistiques antérieures, demandèrent de n'être reconnu ni comme l'un, ni comme l'autre des genres masculin ou féminin. On fut bien embêté de répondre qu'on avait créé juridiquement le troisième sexe sans se préoccuper du troisième genre.

Les deux sexes qui dominaient jadis au point où l'on confondait le sexe et le genre, devinrent minoritaires quelques années plus tard. En 2040, le sexe masculin était en voie de disparition. Cette même année, pour la première fois de l'histoire, un gouvernement formé uniquement d'intersexués pris le pouvoir dans quelques pays européens. Deux ans plus tard, les États-Unis élurent leur premier président du troisième sexe, un événement spectaculaire quand on sait que les Américains n'avaient choisi jusqu'alors que des hommes à la plus haute fonction. En 2056, le dernier mâle humain se donna la mort. Dans sa lettre d'adieu, il expliqua qu'il n'y avait plus de place pour lui dans ce monde. À peine dix ans plus tard, il n'y eut plus

que des êtres du troisième sexe. La dernière femelle humaine était décédée de mort naturelle à l'âge de 120 ans. Ironiquement, l'espérance de vie des hommes et des femmes étaient désormais des statistiques périmées, alors même qu'elle continuait d'augmenter pour l'ensemble de l'humanité.

Dans un futur éloigné, un enseignant donnait une leçon d'histoire à une classe d'une trentaine de jeunes. Au beau milieu d'une explication, il se fit demander comment on appelait jadis les êtres qui n'avaient qu'un seul sexe. Tous les livres d'histoire, de même que ceux des autres matières, avaient été neutralisés.

La vie secrète du gardien

Depuis trente-cinq ans, je suis gardien dans ce stationnement. Toute la journée, je suis assis dans mon petit cabanon. Je me lève trois fois : deux pour les pauses et une pour le lunch. Douze heures ainsi, chaque jour, chaque mois, chaque année. Ce matin en arrivant, je vois un colis bien en vue. Il m'est adressé. Je vais l'ouvrir ce soir, de retour chez moi.

Je vis bien modestement dans un petit studio. Je me contente de peu. Une table, deux chaises, poêle et frigo, armoires, quelques plats et ustensiles, une radio toujours ouverte, un petit téléviseur toujours éteint, une commode, un divan lit ; je crois avoir tout énuméré. Je fais mon lit chaque soir. Je range soigneusement, chaque matin, les draps dans la commode. Il y a une buanderie à deux pas de chez moi. J'allais oublier la petite salle de bain. Je me rase le matin, je me douche le soir.

Je ne suis ni grand, ni petit, ni beau, ni laid, ni mince, ni gros. Je passe inaperçu partout où je vais. Peu poilu, cheveux bruns frisés, front dégarni, visage carré, yeux marron, nez épaté, une cicatrice sur la joue gauche, souvenir d'une rixe dans une jeunesse tumultueuse. Une bande de jeunes écervelés m'avait pris en grippe parce que je refusais de me joindre à eux pour faire des mauvais coups. J'étais trop indépendant pour me laisser dicter ma conduite par qui que ce soit. Surtout pas par des petits bums sans envergures, comme j'en vois encore de temps à autre rôder autour du stationnement. Malgré la cicatrice, personne ne retient mon visage au point de me saluer quand je ne suis pas en service. Tant mieux. Je déteste la compagnie des humains.

Ce colis m'intrigue. La seule chose à mon nom que je trouve en arrivant, toutes les deux semaines, c'est une lettre cachetée. Elle contient un chèque qui correspond à mon salaire. Quelqu'un de la comptabilité le dépose toujours au même endroit quand c'est jour de paie.

Sinon, je fais livrer par la poste au cabanon de temps à autre. C'est plus pratique. La première fois, le facteur m'a taquiné. Dis donc Marcel, qu'il m'a dit, tu as une amoureuse ? Je lui ai répliqué sèchement que c'était pour ma grande fille. Il n'a pas insisté. Je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.

Il ne se passe pas grand-chose le reste de la journée. La routine habituelle. Les clients du stationnement passent vite, pressés qu'ils sont d'arriver à temps au travail. Fichtre de journée qui débute bien mal, m'a dit le dernier à se stationner. Quelle idée qu'a eu ce camionneur de renverser son chargement sur la chaussée. Je vais être en retard. Le patron va me coller un avertissement. Il ne va pas croire mon explication. Moi non plus, s'il fallait que je rentre plus tard, il ne me croirait pas peu importe la raison. J'ai hérité d'un imbécile comme supérieur ; tout jeune, à peine sorti de l'université, et qui croit nécessaire de me faire savoir que je suis son subalterne. L'autre avant, c'était mieux. Il m'avait dit que tant qu'il n'entendrait pas parler de moi, ça irait. Le jeunot devrait prendre son exemple.

Dix-huit heures. Je peux partir. Avant, quelqu'un me remplaçait le soir. Désormais, il n'y a plus qu'un écriteau menaçant de remorquage ceux qui osent se stationner sans autorisation. Si j'avais une automobile, j'aurais plus peur des voyous. Je prends le colis et je file à pied jusque chez moi. Je n'arrête jamais au pub juste en face du stationnement. J'ai eu ma leçon il y a des années de cela. Sans être alcoolique, je buvais trop. J'ai failli perdre mon emploi. J'aurais fait quoi au juste ?

Il fait froid. Je presse le pas. Faut dire que je n'aime pas m'attarder dans le coin. Surtout avec un colis sous les bras. Le stationnement est en plein Centre-Ville. Dès qu'il se vide, les lieux sont déserts. Facile d'y tendre un guet-apens. Je vendrais cher ma peau, mais je préfère éviter d'avoir à le faire. Sans être un vieillard, je n'ai plus les réflexes d'avant. Au bout de dix minutes, je suis chez moi. Pas de malle ce soir. Je m'en doutais bien, mais je vérifie chaque fois. Sinon, ma boîte aux lettres se remplit vite de dépliant publicitaires. Grand bien leur fasse s'ils ont de l'encre et du papier à gaspiller. Je ne les regarde jamais.

Je dépose le colis sur la table. Je suis anxieux de l'ouvrir, mais je ne déroge pas à mes habitudes. Avant toute chose, me changer puis allumer la radio. La voix me rassure. C'est elle

qui m'accueille chaque soir, me récite les dernières nouvelles, me convainc que le monde ne va pas cesser de tourner demain. Tout va bien de ce côté. Je peux enfin m'asseoir et ouvrir le colis. Mon monde s'écroule.

Le colis contient un vêtement féminin que je reconnais et une lettre. Tout un côté obscur de ma vie, vécu en parallèle, défile dans ma tête. Quelqu'un sait. Qui ? Le facteur ? Aura-t-il découvert que je n'ai jamais eu d'enfant ? Ou alors un voisin trop curieux ? Comment sortir sans éprouver de la gêne, désormais ? Je suis un homme respectable. Du moins, c'est ainsi que les autres me perçoivent. Je cause peu, mais je n'embête personne. C'est déjà une grande qualité. Si l'information se répand ? Je m'imagine scrutant les yeux de chaque client. Que sait-il celui-là ? Il me semble qu'il a un air moqueur. Et cette femme d'habitude si gentille qui a un air renfrogné. Est-ce son mari qui la met ainsi de mauvaise humeur ou ce qu'elle a appris sur mon compte ?

Je dois réfléchir. Rassembler mes esprits. Examiner toutes les issues possibles de cette histoire. Un maître chanteur. Il faut que ce soit cela. Je connais leur procédé. D'abord faire savoir ce qu'il sait. Ensuite viendra la demande de rançon. Pour garder le silence. La lettre ! La relire attentivement. Que dit-elle au juste ? Monsieur, vous avez égaré ce vêtement qui vous appartient. Je crois de mon devoir de vous le restituer. Rien de plus. Pas même une signature.

C'est décidé. Demain je remets ma démission.

Les tatouages

Julien se dit qu'il en a de la chance de demeurer et de travailler si proche de ce petit parc, contemplant depuis tantôt sa cascade artificielle se jetant dans un bassin peu profond, depuis un boisé en pente où piaillent des dizaines d'oiseaux – on dirait des commères s'échangeant les derniers ragots du coin –, ses allées encadrant des rangées de fleurs soigneusement entretenues, assemblage de couleurs et d'odeurs apaisantes, ses arbres majestueux, l'entourant tels des gardiens des lieux, jetant leur ombre bienveillante sur des bancs qui attendent patiemment soit leurs habitués, où alors un couple tout juste éclos qu'ils savent attirer tout doucement vers eux, où enfin des gens solitaires comme lui, qu'ils accueillent comme de vieilles connaissances. Du moins aime-t-il à se l'imaginer. Après les tumultes qu'il a vécus, auxquels ce parc n'est pas étranger, ces petits instants de bonheur pansent ses plaies.

Il se trouve veinard, non seulement à cause de sa flore et de sa faune ailée, mais aussi parce que la cascade fait écran sonore au trafic intense qui le contourne à l'ouest et au nord. Un de ses grands plaisirs est d'y observer celles et ceux qui le fréquentent. Un habitué des lieux le salue au passage. Un oiseau, non loin, se met à chanter frénétiquement. C'est la saison des amours. L'éternel cycle de la nature a de quoi le reconforter. Finira-t-il, lui aussi, par retrouver l'équilibre qu'il a perdu à cause d'une faiblesse temporaire, qu'il regrette amèrement ? Soudain, à la vue d'un homme qu'il vient tout juste de remarquer, un trouble accompagné d'un émoi surgit en lui. L'individu le regardait intensément. Le contact visuel dure à peine quelques secondes, après quoi l'homme sourit brièvement puis décroche. Julien n'est pas gay, il le saurait. Pourtant, son cœur s'est mis à palpiter.

Le bref regard de l'inconnu a fait remonter en lui des souvenirs torrides. Elle avait les mêmes yeux bleu vif pénétrants qui l'avaient intimidé dès leur premier contact. Il était marié à l'époque. Il la rejoignait le matin pour un trop bref moment, avant de poursuivre à pied vers le bureau situé non loin de l'endroit où elle habitait. Elle aimait dire qu'elle lui faisait son petit lavage matinal. Il s'était mis à inventer mille et un prétextes pour s'échapper quelques heures du domicile familial. Dans ces moments d'évasion, elle se jetait sur lui avec une fougue et une ardeur presque masculine qui, au début, le déconcertèrent. Rien de sadique, ni de masochiste, mais tout de même un certain niveau de violence contenue, aussi une façon impérieuse de mener les opérations. C'est elle qui dominait. Elle avait les cheveux très courts, portait toujours un gilet et des pantalons, ce qui rehaussait son allure garçonne. Elle était loin du modèle féminin côté formes. Il ne l'a jamais vue en robe ou en jupe, ni maquillée d'ailleurs. Il sortait chaque fois de chez elle quelque peu confus. Sa fierté de mâle en prenait un coup, mais d'un autre côté il vivait des sensations fortes et cela le changeait du calme plat qu'était devenue sa vie sexuelle avant qu'il ne la rencontre. Bien curieuse cette rencontre, du reste. Il s'était arrêté quelques instants dans le même parc avant de poursuivre vers le bureau, lorsqu'elle prit l'initiative de l'aborder. C'était avant que son épouse ne le flanque à la porte, excédée par ses mensonges, lui qui disait l'aimer mais ne lui faisait jamais l'amour, surtout refusait d'expliquer l'origine des contusions apparues dans des endroits qu'elle seule pouvait voir.

Quand il avait loué son appartement quasi en face du parc, il s'était demandé si elle le fréquentait encore, souhaitant que non tout en espérant que oui. Il avait un compte à régler avec elle. Il voulait la voir, mais en même temps craignait de ne pas avoir le courage de l'aborder. L'individu le regarde à nouveau, puis détourne le regard. Julien a senti de la méchanceté dans l'expression de ses yeux. On jurerait son frère jumeau, affublé d'une moustache, avec un visage un peu plus carré. Du moins le voit-il ainsi. À moins que son imagination ne lui joue des tours. Ce n'est pas la première fois qu'il croit la reconnaître, pour s'apercevoir de sa méprise. S'il avait été soulagé quand son mariage avait fait naufrage, ce fut tout le contraire lorsque son amante avait exigé peu après qu'il ne remette plus jamais les pieds chez elle. Encore aujourd'hui, il ne comprenait pas la raison de cette ordonnance subite, ni de

ce qui l'avait précédée, alors qu'il lui avait juré que rien ne changerait dans leurs habitudes. Après qu'il lui eut annoncé qu'il se séparait, elle avait répliqué qu'il était hors de question qu'il s'installe à demeure dans sa vie. Ce sont les mots exacts qu'elle avait utilisés. Au début, il crut qu'elle avait voulu tuer dans l'œuf l'idée qu'ils aient une relation plus stable. Il devait comprendre que ce n'était pas un avertissement, mais un avis d'expulsion. Elle ne répondit plus au téléphone, ne donna pas signe de vie quand il se résigna à aller sonner au bas de son appartement afin d'en avoir le cœur net. Il était confus, malheureux, défait par ce silence inexplicable, pire que l'avalanche de récriminations que lui avait fait subir son ex avant de lui donner vingt-quatre heures pour évacuer les lieux.

Quelques jours plus tard, il vit apparaître son nom sur l'afficheur de son téléphone et s'empressa de répondre. D'entrée de jeu, elle lui ordonna de se la fermer et lui fit subir le supplice d'une humiliation d'autant plus intense qu'il ne l'attendait pas. Il était une mauviette, une salope, un excrément ambulante dont elle avait enduré l'odeur fautive de mieux, un bouche-trou d'où émanaient des odeurs pestilentielles. Après quelques minutes d'un discours hargneux complètement décousu, parsemé de mots vulgaires, elle termina la conversation en dictant en terme clair son ordonnance, puis raccrocha. Il était complètement défait. Pourquoi cette attitude envers lui ? C'était incompréhensible ! Encore aujourd'hui, après quelques mois d'un célibat forcé, il est incapable d'aborder sans crainte une femme. Son thérapeute l'avait aidé à comprendre à quel point cette relation était viciée dès le départ. Il avait dû rencontrer une désaxée. C'était comme une loterie qu'on espérait ne jamais avoir remportée après coup, c'était-il fait la réflexion. Sauf qu'il arrive que certains gagnent deux fois. Ce n'est pas seulement son orgueil et sa fierté de mâle qui en avait pris un coup. Elle avait mis le doigt sur un bobo dont l'origine était plus lointaine.

Adolescent, Julien était un maigrichon boutonneux, avec un défaut qui en faisait la risée des autres jeunes : il bégayait. Ce fut une période horrible qu'il préféra oublier par la suite. Heureusement pour lui, ses parents n'avaient pas lésiné sur les moyens pour l'aider à surmonter les épreuves qu'il vivait. Les séances avec l'orthophoniste avaient fini par porter ses fruits, de même que les traitements contre l'acné. Sans être devenu un apollon, il ressortit assez

beau garçon de cette période sombre de sa vie pour espérer faire conquête. Il rencontra bientôt celle avec qui il s'installa pour un parcours de vie qu'il souhaita normal. On connaît la suite. Son couple s'étant effrité, Julien n'avait pas pu résister lorsque la femme à l'allure garçonne s'était approchée de lui dans le parc. À bien y penser, il en gardait l'impression d'avoir été l'objet d'une prise d'assaut. C'est bien le plus curieux de toute cette histoire. Certes il s'emmerdait dans son couple, mais il n'était pas un coureur de jupon. Il ne cherchait pas à mettre un peu de piquant dans sa vie au hasard d'une rencontre. Il était même plutôt timide de ce côté, sans doute un relent de l'époque où l'on se moquait de lui. Elle avait jeté son dévolu sur lui avec une assurance qui le désarçonna.

Elle lui demanda ce que faisait seul un si beau mâle dans ce parc. Méfiant, il la prit pour une pute. Sentant sa réaction, elle s'excusa, lui affirmant qu'elle n'était pas en quête d'un client, que c'est bien la dernière chose qui lui viendrait à l'esprit, que l'idée de l'aborder ainsi lui était venue comme un jeu. Elle lui demanda si elle pouvait s'asseoir, le gratifiant d'un beau grand sourire. Sa méfiance tomba. Ils eurent une conversation agréable, puis elle prit congé sans laisser ses coordonnées. Il en conclut qu'elle devait se sentir bien seule pour l'aborder ainsi. Les jours suivants, il revint s'installer au même endroit, espérant qu'elle finisse par passer, ce qu'elle fit au bout d'une semaine à la même heure. Il était demeuré sous le charme. Elle sourit en l'apercevant – tiens, se dit-il, l'inconnu a le même sourire – et lui demanda s'il était demeuré tout ce temps assis sur ce banc. Il rit de bon cœur. La suite ne fut pas banale non plus. C'est elle qui prit l'initiative de l'inviter chez lui, lui laissant son numéro de téléphone. Il hésita quelques jours, puis finit par l'appeler depuis une cabine téléphonique. Une fois chez elle, il lui avoua sans ambages qu'il était marié. Elle fit d'abord la moue, puis ajouta que cela n'avait aucune importance, rendu à ce point. Ils étaient tous les deux majeurs et savaient ce qu'ils faisaient. C'est ce qui comptait.

Les souvenirs de leur relation, qu'il croyait enterrés à jamais au fond de sa mémoire, revenaient à la surface. Il avait souvent l'impression qu'elle avait légèrement bu, ou alors qu'elle était dans un état causé par une drogue quelconque. Vers la fin, elle s'enhardit et voulu savoir jusqu'où il était prêt à aller. Elle lui parla d'une pratique que d'aucuns jugeraient

anormale. Il crut qu'elle voulait qu'il le fasse sur elle, puis comprit sa méprise. C'était le contraire qu'elle désirait. Il en était hors de question. Elle se renfrogna, puis lui avoua de but en blanc qu'elle était bisexuelle. Elle avait ce qu'il faut pour ses aventures avec les femmes. Il ne savait plus où il en était, eut l'idée de mettre fin à leur relation clandestine, mais ne put s'y résoudre. Loin de calmer ses désirs, son aveu les avait au contraire attisés. Il se sentait tel ce paquebot qui fonçait tout droit sur une banquise pendant que la fête à bord était à son comble. Il la craignait et la désirait à la fois. C'était aux limites du supportable, mais il endurait son malaise, compensé par l'ardeur de leurs ébats. Du moins s'illusionna-t-il. Elle se montra moins passionnée après son refus, comme s'il venait de jeter un seau d'eau froide dans une fournaise jusque-là chauffée à blanc. Tout s'écroula du jour au lendemain, son mariage et cette relation clandestine malsaine.

L'inconnu s'étire, montrant le début des tatouages qu'il porte sur chaque bras, camouflé jusque-là par des manches longues, se lève, puis se rassoit. La chaleur monte plus qu'à l'accoutumée en ce milieu de printemps. Julien se dit qu'il aurait dû sortir avec une veste et un gilet à manches courtes, plutôt que celui à manches longues qu'il a en ce moment. Il songe aux tatouages qu'elle avait fait graver non seulement sur ses bras, mais aussi sur tout le corps. Il en était fasciné. Sur son bras droit, on voyait un hibou dont le corps avait la forme d'une tête de mort. Sur le gauche il y avait un œil dans un triangle, symbole maçonnique le plus souvent utilisé par le tatoueur devait-il apprendre. Le reste de son corps était couvert de flore arabesque et de faune tirée d'un bestiaire imaginaire, à une exception près. Julien remarque l'arrière tatoué des mains de l'inconnu. Les formes sont semblables à celles qu'elle avait aux mêmes endroits. Il se dit que l'univers du tatouage est bien petit et que plusieurs motifs doivent ainsi se retrouver sur plus d'une personne. Si elle devait avoir un motif unique, c'était peut-être ce visage d'une jeune femme triste aux cheveux longs, portant un voile noir, laissant échapper des larmes de sang, trônant au-dessus de son sein gauche. Un jour, elle lui avait dit qu'elle détestait ses seins. Il pensa alors qu'elle était frustrée qu'ils soient si peu développés.

Assis en plein soleil, l'inconnu se décide à enlever son gilet. Estomaqué, Julien reconnaît les tatouages, y compris la jeune femme en pleurs, quoique quelque peu charcutée dans le bas du visage. À cette hauteur de sa poitrine, il perçoit les marques d'une mastectomie !

Mon intervalle

Tu n'es pas de ceux qui laissent une fleur sur la tombe. Tu voyages en moi, mais je sais que d'autres régions vont t'éloigner. Pourtant, je te désire encore plus. Comprends-tu mon tourment ? Il est de ces allées qui mènent tout doucement vers le repos ; d'autres que l'on franchit avec crainte. Tu me prends la main et me diriges vers pire encore : le manque de toi.

Je t'ai connu un soir que je cherchais sans trop m'illusionner. Tu t'es approché, m'a souri. C'est tout ce dont tu as eu besoin pour me faire couler comme du miel, descendre dans ta gorge comme la bière bien froide – m'as-tu précisé – que tu buvais pour faire un pied de nez à la nuit qui venait. On a parlé. Tu m'as charmée. Même silencieux, tu m'aurais eue. Mais ce son de ta voix qui caressait mon ventre! Puis, mon regard s'est posé sur le lobe de ton oreille gauche, a remonté la pente de tes cheveux, noirs, frisés, un peu de gris, à peine, c'était une forêt où j'allais me perdre. Je le savais.

Tu n'as pas fait le baratin habituel. À quoi bon, te disait mon regard. Mes yeux te guidaient et tu savais les écouter. Rare privilège. Ils te racontaient autre chose que ma voix, plus sage. Quand, à ton tour, tu parlais, je frémissais. L'instant d'après, nous étions chez moi. Nous y étions déjà.

Un jour, jadis, j'ai franchi quelques kilomètres de l'orée du Sahara, à dos de l'animal qui se laisse docilement porter par le sol chaud. J'étais loin de me douter qu'un homme me ferait le même effet. Douce indolence de goûter à l'extrême. Maintenant, je sais qu'il est pire que de se perdre dans un désert. Pire que de cuire sous la chaleur intense, pire que de craindre les scorpions, pire que la soif qui gagne du terrain.

Il y a l'attente. Le manque comblé par l'attente est comme la soif comblée par le sel. Tu viens, tu vas. Je ne sais d'où tu viens, je ne sais où tu vas. Je ne sais non plus quand tu viendras

ni quand tu iras. Entre tes allées et venues, je traîne mon corps en manque de toi. On dirait une longue parenthèse suspendue dans le vide, dans l'attente de se refermer. Des mots s'ajoutent, des silences aussi ; ce sont les pires car au bout du silence qui sait quel signe de ponctuation surgira.

Tu m'assures que je ne suis pas un intervalle. Sais-tu ce qu'est le silence dont on ne sait jusque quand il sera muet ? Sais-tu ce que c'est que d'être prise entre deux valeurs avec lesquelles tu jongles, d'être analogue à la distance qui te sépare de tes libertés, d'être sur une fréquence qui se joue tantôt en opposition, tantôt en harmonie, d'être un écart dans une musique dont seul toi connaît le dénouement ?

Tu ne m'apportes jamais de fleurs. Tu préfères laisser ton sourire fleurir dans mes yeux, dis-tu. Si tu savais le jardin que j'entrevois dans les tiens. Me laisseras-tu m'y promener un jour ? Tu es de ces jardiniers bavards qui arrosent soigneusement les détails pour mieux camoufler l'ensemble. J'en sais si peu sur toi. M'amèneras-tu un jour dans les allées où jaillissent tes pensées ?

Je suis si assourdie de tes caresses que je n'entends plus rien autour de moi. Les murs de mon amour sont plus épais que ceux de ma maison. Je m'enferme dans l'attente mais je le suis tout autant dans la présence. La différence, c'est tout le bien que tu me fais quand tu es là. Sinon, la langueur me tient compagnie. Comme celle d'un soleil triste dansant au son de mes fols espoirs. Mon ennui est si dense que j'en perds la cadence.

Tu me manques.

J'ai le manque d'une paix intérieure qu'on dirait si ancienne, et pourtant qui se mesure en mois. J'étais, avant, tel ce nénuphar qui ne sait pas que la tempête va venir. Elle s'est installée. Elle s'assombrit encore plus chaque journée qui passe, rend mes nuits plus sombres, se calme le temps d'une éclaircie, puis repart de plus belle. Chaque fois, je me demande s'il y aura un autre répit. Je n'ose te poser la question de peur que les dieux, dans leur courroux, me privent de toi. Craindre les dieux ! Vois-tu à quelles extrémités j'en suis venue ?

En ton absence, mon corps vit le manque de se laisser explorer. Où as-tu appris à si bien y naviguer. Comment fais-tu pour découvrir les endroits d'où jaillissent des plaisirs que je

ne soupçonnais pas ? Je n'en suis jamais rassasiée. Tantôt tu grimpes doucement sur la montagne de mes désirs. Tantôt tu vas plus bas. Tu y cours avec frénésie. J'ouvre alors un passage où tu t'introduis pendant que je tressaille. Je suis ta belle pirate, me dis-tu. Combien d'autres îles, combien d'autres belles pirates dans tes escapades ? Je garde le silence.

Je m'en octroie le droit.

Que sont les longs moments d'attente à côté des si intenses moments passés avec toi ? Tu m'as conquise, je ne t'en ferai pas le reproche. La rançon est lourde. Tous mes tourments suffisent à peine. Je suis folle de t'avoir laissé entrer dans ma vie, mais j'assume cette folie. Je m'y consume. Je me sens tels ces papillons qui s'approchent de la lumière jusqu'à l'instant où celle-ci leur enlève toute vie. Moi, c'est le contraire. Je ne vais pas vers ta lumière, je l'attends, je la désire ardemment. Devines-tu combien ta lumière me laisse de froid quand elle s'éteint dans le noir ? Alors débute mon effroi qu'elle ne se rallume plus. À force de jouer avec l'interrupteur de mes émotions, tu me feras disjoncter.

Le sais-tu seulement ?

Quatrième partie

Bang, t'es mort !

Le huitième jour, les hommes créèrent leurs dieux
La violence s'abat sur eux depuis,
telle une nuée de sauterelles.

Il vient de faire dans son froc. Là, tout juste ! Certains restituent, lui chie. Il tient dans sa main droite le bras de son camarade qu'il a empoigné par réflexe. Le reste du corps est en morceau. Pourtant, ils le savaient qu'il ne fallait laisser personne approcher. C'était une enfant. Elle souriait. Un regard de mante religieuse. Ensorcelant, pour mieux figer sa proie. Pourquoi est-il encore vivant ? C'est insensé. Il lui manque une jambe, une moitié de visage, il a mal partout ; il vit sans doute ses derniers moments.

Les souvenirs se bousculent dans sa tête. Il se revoit jouant à la guerre avec ses voisins. Il a huit ou neuf ans. Bang, t'es mort ! Une fois, pour jouer un tour à un ami qu'un rien impressionnait, embrigadé comme lui dans la gang d'enfants devenus soldats le temps d'un conflit de pacotille, il avait mis en cachette du ketchup rouge sur son torse nu et s'était mis à crier à l'aide. Quand il a vu la face de son ami, accouru pour lui porter secours, il en a eu des remords. Qui sait si cet épisode n'aura pas enclenché le reste ?

C'était un meneur. Premier chef de patrouille chez les scouts, chef d'équipe puis dirigeant dans les camps d'été ; il a soif d'aventures et d'activités excitantes en plein air. Il aime mettre à l'épreuve ses limites personnelles. Parachutisme, descente de rivière en canot, escalade de glacier : plein d'aventures pour adolescents. Il est séduit. Il devient cadet de l'armée. Comme il est parmi les meilleurs, il fait vite le tour de la planète dans des expéditions réservées

à l'élite des cadets. Il porte l'uniforme militaire, doit obéir au doigt et à l'œil aux officiers ; il s'initie au maniement des armes, auquel il excelle.

Une fois terminée la formation dans les cadets, une carrière dans l'armée l'attend. Il s'y engouffrera d'autant plus qu'il vivra bientôt une profonde peine d'amour. Pour la guérir, ou du moins tenter d'oublier, il est prêt à partir pour toutes les missions qu'on voudra bien lui confier à l'étranger. Ses supérieurs ont vite compris qu'il est une valeur sûre et qu'il monterait en grade. Si la Grande Faucheuse lui en laisse le temps.

On l'entraîna dans un centre d'aguerrissement. On exigea de lui qu'il sache utiliser et entretenir de nombreuses armes : fusils, grenades à main, mitrailleuses légères, moyennes et lourdes, arme antichar... On lui enseigna des techniques d'optimisation du potentiel ; il y mit d'autant plus d'ardeur qu'on lui fit miroiter la possibilité de participer aux missions les plus dangereuses sur les théâtres de guerre. Certains figent dès que la peur les frôle, surtout si celle-ci est de nature à faire frissonner les plus endurcis ; lui, au contraire, en est galvanisé. Soldat d'infanterie, il sait qu'il devra s'approcher de l'ennemi et engager le combat jusqu'au corps à corps.

Un bon matin, ça y est ! Un officier lui dit, d'un air impassible, tu as trente minutes ; tu pars vers l'étranger. Il se contente d'un bref sourire. Il n'oserait jamais demander où. Il est devenu une machine. Ceux qui vont l'utiliser savent où peser pour qu'elle démarre.

Après plusieurs heures de transport, il débarque dans l'Enfer. Même s'il savait à quoi s'attendre, il a un moment d'hésitation qu'il écarte très vite ; il met cet écart sur le dos de la fatigue d'un long voyage. Un bon sommeil et tout ira mieux. Mais le doute est le pire des sournois. Il vous assaille à petite dose. En rêve, il revoit le visage en sanglots de l'ami de son enfance qui l'a vu avec ce qu'il avait vraiment cru être du sang. Il se réveille en sueurs.

Il a peur de lui. Il était fiancé quand celle qu'il aimait l'a quitté. Pourquoi a-t-elle reculé ? Tout ce qu'elle lui a dit, c'est qu'elle ne voulait pas être une veuve de soldat. Elle savait pourtant dans quoi elle s'embarquait. Il lui avait parlé de son rêve d'être soldat d'élite. Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit, qui l'a effrayée ? L'amour est une ligne ennemie. On franchit cette ligne, on y installe ses quartiers généraux, puis soudain, sans crier gare, une grenade explose. Elle avait

fait passablement de dégâts dans sa tête, cette grenade. Beaucoup plus qu'il n'avait voulu se l'avouer.

La chaleur est étouffante. Il a soif. Il a mal. Des mouches tournent autour de lui. Il prend conscience de ce qu'il tient dans sa main droite et lâche brusquement le bras de son camarade. L'a-t-il seulement connu ? Ils ont à peine échangé quelques mots, le temps que celui-ci lui montre les photos de sa petite famille. La maman est belle, les deux enfants sont adorables. Quelle tristesse ! Toutes ces heures de préparation physique et mentale pour se retrouver atrocement blessé au beau milieu de ruines, à côté d'un corps déchiqueté.

Sa vie n'aura été que cela, un champ de ruines. Ses parents avaient accepté avec résignation qu'il soit cadet ; soldat, ce fut autre chose. Il était en froid avec eux. Au pays, il avait souvent senti du mépris dans le regard des civils qu'il croisait. Compreneaient-ils seulement à quel point ce qui se passe à l'autre bout du monde les concerne. Faut-il attendre que la violence les rejoigne pour qu'ils réalisent à quel point ils ont besoin d'hommes et de femmes comme lui ?

Il fait de plus en plus chaud. Il transpire encore plus qu'il ne saigne. Il est résigné. Il sait que son heure est venue. Lui qui n'a jamais vraiment cru en Dieu, l'absurdité de la situation le frappe. C'est au nom de son Dieu que la fillette s'était approchée, sachant que quelqu'un allait déclencher la bombe. Il fallait qu'elle soit désespérée. Qui sait les atrocités que sa famille a vécues ?

Pourquoi l'avaient-ils laissé faire cela ? C'était incompréhensible. Ou plutôt si, c'était compréhensible. Le meilleur des entraînements ne peut pas grand-chose contre le sourire d'une fillette. Ils le savent et ils ont misé sur cette faiblesse.

Une ombre s'approche de lui. Il lève les yeux. Il ne distingue pas le visage de celui qui se penche vers lui, mais il l'entend lui murmurer, dans un anglais approximatif : « Bang, t'es mort ! »

L'impasse

Personne ne prêta attention, ce matin-là, à la femme pauvrement habillée, bizarrement accroupie tout au fond de l'impasse donnant sur la rue principale. L'eut-on fait que l'on se serait peut-être posé des questions. Non pas qu'il fût hors du commun de voir un tel spectacle ; les itinérants font partie du paysage du Centre-Ville au même titre que les néons tapageurs de certains commerces, ou encore les jolies vitrines étalant ici des vêtements chics, là des instruments de musique, là encore des images de mets vite faits pour gens pressés, avec chacune en bordure, sur le trottoir, son mendiant tendant la main, sollicitant quelques sous pour pouvoir manger. La Crise n'avait pas arrangé les choses. Certes, les gens s'étaient mis à observer la misère à partir du moment où il y avait eu la Crise. Les mécanismes de la conscience sont ainsi tortueux. Pas au point, cependant, d'aiguiser les sens face aux sales besognes de la destinée.

S'ils avaient vu cette femme hier soir, alors qu'elle déambulait, hagarde, dans les ruelles peu accueillantes à cette heure du jour, non loin de l'endroit où elle se trouvait en ce début de matinée frisquet, ils auraient sans doute décelé le désarroi qui l'habitait. S'en seraient-ils approchés pour autant ? Elle était affamée et la panique devait contribuer, de même que le froid, à la transir. S'il nous arrive parfois de ressentir les effets désagréables de la faim, notre pensée se porte vers l'aliment qui tantôt calmera cette sensation. Les adeptes de la diète vous diront que les effets de cette faim toute temporaire ne sont rien à côté des nausées, maux de tête, douleurs abdominales, crampes, et de la faiblesse générale qui les accompagnent. Mais ce ne sont pas ces inévitables compagnons de l'itinérance, dont elle devait s'accommoder depuis plusieurs mois, qui alimentaient sa peur. C'était pis.

Il y a de cela quelques semaines, n'en pouvant plus, elle avait offert son corps à un passant contre un peu de nourriture. L'échange était inégal, comme il l'est entre les géants du commerce et les petits entrepreneurs qui croient encore aux vertus du marché. Elle était en position d'infériorité. L'homme avait eu sa pipe et l'avait ensuite frappée. « Salope ! Avale, ça te servira de nourriture ! » Que pouvait-elle faire ? Aller se plaindre à la police ? Elle avait eu une expérience amère lors de son premier et seul contact avec un policier. Elle s'en était approchée pour se plaindre d'un larcin dont elle avait été victime. Ce n'était pas grand-chose, un vieux vêtement en laine qui la tenait au chaud, mais pour elle c'était aussi grave que pour vous et moi le vol d'un objet précieux. Quand on a moins que rien, un rien en moins rend malheureux. L'agent l'avait regardée avec mépris. Peut-être, ce matin-là, était-il en colère pour une tout autre raison ? Elle avait reçu ce mépris tel un coup de poing dans le ventre et s'était éloignée en silence. Comment, cette fois-ci, expliquer qu'elle avait dû se prostituer pour survivre et que le client avait refusé de payer ?

Au poste de police du quartier, où elle avait peu auparavant abouti malgré elle parce qu'elle était saoule dans un parc public et qu'un passant s'en était plaint à un policier qui passait en auto-patrouille, on lui avait donné l'adresse d'un gîte pour femmes seules et sans toit, après qu'elle eut promis de se tenir désormais tranquille. Le gîte était complet, comme il le sera les jours suivant. Il n'est pas question pour elle d'aller dans un refuge mixte : aussi bien se jeter dans la gueule du loup. Comment en était-elle venue à ingurgiter toute cette boisson ? C'est une histoire qui avait bien débuté mais qui s'était mal terminée. Elle avait rencontré un itinérant sympathique - il y en a beaucoup plus que vous ne l'imaginez -, avec qui elle se plaisait à jaser sur un banc public au bord de la rivière. Il arriva ce que vous imaginez, elle en tomba amoureuse. Elle ne sut jamais ses véritables sentiments envers elle. Il ne la toucha pas, ne l'embrassa pas, ne s'approcha pas d'elle au point de coller sa solitude contre la sienne. Il avait déniché, dieu sait comment, une bouteille de gin qu'ils burent en une soirée. Puis elle perdit la carte, retrouvant ses esprits dans l'auto-patrouille. Depuis lors, elle demandait à gauche et à droite si quelqu'un savait où était Max. Un des habitués du coin lui avait répondu qu'elle ferait mieux de l'oublier. Comment oublier ce qui nous tourmente ?

Sa mémoire n'avait pas non plus effacé les années qui avaient précédé sa chute. Sa trajectoire était toute dessinée : un oncle abuseur dans son enfance ; une relation merdique avec sa mère ; un homme dont elle s'était entichée jeune, d'autant plus que sa mère le détestait, devenu querelleur sitôt qu'ils furent mariés, qui n'hésitait pas à la frapper au moindre faux pas, selon sa définition nébuleuse de ce qu'il ne fallait pas faire ; une profonde dépression pour finir. Elle avait dû se résigner à fuir, se réfugiant en catastrophe chez une amie vivant loin, dans une autre ville. Celle-ci avait rapidement montré son vrai visage, lui demandant si elle n'aurait pas provoqué son mari. Sidérée, elle s'était réfugiée dans un mutisme que son amie prit mal au point de lui dire avec hargne qu'elle n'était pas un havre pour femmes battues. Devant la tournure des événements, elle avait pris ses affaires, c'est-à-dire deux ou trois vêtements et le peu de sous qu'il lui restait, puis s'était résigné à vivre dans la rue.

Enfant unique, elle n'avait ni frère, ni sœur vers qui se tourner. Il n'était pas question qu'elle aille chez ses parents qui, elle en était persuadée, l'auraient jugée sévèrement. Elle avait honte, se méfiait de tout le monde et avait perdu toute estime d'elle-même. Dans sa nouvelle ville, elle s'était résolue à demander la charité, mais elle n'en avait recueilli que les visages fermés de la part des passants et quelques taloches bien senties de la part de mendiants qui défendaient leur territoire. De temps à autre, elle évitait d'être battue en les masturbant.

Elle était habitée par la peur que son mari la retrouve, au point d'en faire une phobie. Son départ précipité du foyer conjugal avait été provoqué par les menaces de plus en plus violentes qu'il proférait envers elle. Sous l'emprise de la colère, il lui avait répété à plus d'une reprise qu'elle était une morte en sursis. Ce qui l'avait décidé à fuir, malgré le peu d'énergie que lui laissait sa dépression, ce fut de l'entendre se vanter d'avoir obtenu son permis de port d'arme. Si, jusque-là, elle avait douté qu'il mette sa menace de la tuer à exécution, elle n'avait désormais plus aucun doute. La peur ne l'avait pas quittée alors qu'elle franchissait les kilomètres qui la séparaient de cet homme violent, à bord d'une vanne. Une fois rendu à destination, le conducteur lui avait dit, sur un ton de reproche, qu'il ne l'avait pas trouvée pas assez jasante à son goût. C'était la première et la dernière fois de sa vie qu'elle ferait du stop.

Son passé continuait à la ronger. Plusieurs fois, elle crut apercevoir son mari. Les victimes de violence vivent ainsi avec cette crainte constante de voir ressurgir leur bourreau. Il lui arrivait de faire des cauchemars. Dans l'un de ceux-ci, elle était une biche broutant auprès de sa mère qui lui donnait des coups de sabots. Deux chasseurs se pointaient à l'horizon. Elle reconnaissait son oncle abuseur et son mari qui levaient leurs armes et la mettaient en joue. Elle s'était réveillée en sueurs, des frissons parcourant tout son corps. Bientôt, elle n'eut plus qu'une idée : en finir avec cette vie d'épouvante. Certes, mais comment ?

Le hasard lui apportera la solution alors qu'elle marchait dans la rue principale, sous la forme d'un paquet contenant des lames de rasoir, sans doute tombé là par mégarde. Il ne lui restait plus qu'à trouver un endroit discret.

Une femme libérée

Elle était une sans deuil. Personne n'allait la pleurer. Il y eut bien un entrefilet, mais il fit à peine trois lignes dans les faits divers du journal local. Les circonstances de sa malchance, pourtant due à une négligence crasse, ne forcèrent aucun fonctionnaire, ni élu, à passer sous les fourches caudines de l'opinion publique. Rien dans les médias sociaux, si ce n'est quelques reproches bien timides face à une telle faute. Nous étions loin des flambées d'indignation allumées par des quidams dans les réseaux, ces purgations des passions devenues des incontournables de la vie publique. Elle n'y eut même pas droit.

La journée n'était pas banale pour elle. Caissière depuis plus de trente-cinq ans, dont les douze dernières dans une grande surface, elle allait enfin pouvoir profiter de la vie. Ce furent les paroles exactes de son supérieur qui la convoqua dans son bureau, croyant lui faire une faveur. Elle n'y avait jamais mis les pieds. Profiter de la vie, bel euphémisme pour ce qui mettait fin à la seule raison de vivre de cette femme ! Elle parlait peu, souriait encore moins. Certes, on appréciait son savoir-faire. Elle ne commit jamais d'erreur, n'éleva jamais la voix contre qui que ce fut. Toujours ponctuelle, elle ne manqua aucune journée de travail. Un exploit remarquable. Pour la remercier de ses loyaux services, on lui remit une montre en argent. Quelle ironie ! On ne lui en vit jamais une au poignet durant toutes ces années, preuve qu'elle n'en ressentait pas le besoin. On savait que l'objet allait finir dans le fond d'un tiroir, mais c'était la politique de la maison : tous avaient droit au même traitement, ce qui démontrait le manque total d'imagination de la Direction. Il y avait aussi une lettre de remerciement. La banalité des propos était telle que son supérieur baissa les yeux de honte.

Une angoisse la tirait depuis quelques semaines. Elle allait devoir se débrouiller avec un trop maigre pécule. Elle ne voyait pas comment elle pourra assumer le coût de son

logement. Déjà qu'elle faisait des miracles avec son salaire. Alors qu'elle lisait la lettre de remerciement, elle avait eu, pour la première fois, une réaction de colère envers ses patrons qu'elle réussit de justesse à contenir. Surtout ne pas faire d'esclandre. Ce n'était pas son genre. Mais tout de même, au fric qu'il encaissait pendant qu'on nous jetait des miettes, il aurait pu se montrer plus généreux de bons mots. Tout était sec, froid, autant dans le vocabulaire que dans le style. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que le grand patron avait confié la tâche à son supérieur qui l'avait refilé à sa secrétaire. Tout juste bonne à écrire ce qu'on lui dictait, cette dernière n'avait aucune imagination. Son supérieur non plus, qui n'avait rien trouvé à redire sur le contenu de la lettre.

Son destin allait être scellé à peine un coin de rue plus loin. Elle quitta à dix-huit heures précises. Même en cette dernière journée, il n'était pas question qu'elle vole ne fût-ce qu'une minute à son employeur. Des ouvriers étaient affairés à construire une tour d'habitation. Leur journée avait été longue. Le chantier prenait du retard, il fallait le rattraper. Une grue soulevait une poutrelle. Un inspecteur de la ville, présent cette journée-là, fumait négligemment, lançant des farces grivoises à un ouvrier. Le conducteur de la grue était plus occupé à regarder son smart phone qu'à surveiller la manœuvre. Dans cette phase ascensionnelle de la poutrelle, il crut sans doute que rien ne pouvait arriver de fâcheux. Il exerçait la fonction de grutier par intermittence, comme remplaçant. Le reste du temps, il conduisait d'autres engins moins imposants sur le chantier. En bas, ceux qui attachèrent la poutrelle, sous les yeux de l'inspecteur, bâclèrent leur travail avant de donner le signal de la soulever. La charge était mal élinguée. Le pire, c'est que personne ne surveillait les passants. Le préposé à la surveillance avait pourtant averti qu'il devait s'absenter quelques minutes. Le grutier ne l'attendit pas.

Le plus étrange, rapporta un témoin qui avait vu la poutre sur le point de se détacher et crié à la malheureuse de s'enlever en vitesse de l'endroit où elle était, c'est que celle-ci, loin d'obtempérer, sourit en levant les yeux vers la poutre. On aurait dit qu'elle se sentait libérée.

Son dernier sourire

Nous étions devenues inséparables, comme des jumelles. Elle pouvait être folle à lier par moments ; je suis la sagesse incarnée. Lâche-toi lousse, me disait-elle. Je lui avais fait la promesse de suivre son conseil. Je n'y arrivais pas. Un jour elle, me dit : écoute, on va faire de la marche rapide ensemble ; ça va te changer du yoga et tu vas finir par accumuler tellement d'énergie que tu vas t'éclater dans le trafic.

On avait notre petit rituel. Le rendez-vous matinal était toujours au même endroit. On marchait une heure pile. Puis on s'offrait une récompense. Tantôt c'était un beigne fourré à la crème, tantôt une viennoiserie, de la crème glacée l'été ; ce ne sont pas les endroits pour tricher qui manquent par ici.

Mon mari me grondait. Je le fixais droit dans les yeux et lui disais que le jour où sa bedaine de bière disparaîtrait, j'allais faire abstinence de gâteries. Je ne sais pas si j'y serais parvenue. Elle savait convaincre quand elle le voulait. Faut dire qu'on se connaissait depuis l'enfance. Elle savait comment m'amadouer.

J'ai souvent été son alibi au début de l'adolescence. Elle n'avait qu'à dire à sa mère que je serais avec elle pour que celle-ci soit rassurée. Pauvre elle, si elle savait. Nous n'avions pas tourné le coin de la rue qu'elle pouvait me planquer là pour je ne sais quelle action défendue. J'exagère à peine. En fait, c'était convenu. Je l'attendais chez une autre de nos amies qui couvrait son stratagème. Elle l'avait choisie parce que nos mères et celle de notre amie commune ne se parlaient jamais. Elles se détestaient. J'étais tolérée, mais je voyais bien que ça déplaisait.

Je ne l'ai jamais accompagnée dans ses moments de délinquance. On a fini par se perdre de vue vers la fin de l'adolescence. Elle se tenait avec des jeunes de la rue. Il y avait un endroit

où ils pouvaient vivre un moment de répit, tenu par un organisme qui leur venait en aide. J'ai su qu'elle y passait souvent ses temps libres, tout en poursuivant ses études dans un collège classique.

Ce n'était pas la joie chez elle. Sa mère s'était retrouvée seule et les deux se disputaient souvent. La maison qui accueillait les jeunes de la rue était devenue son refuge dans les moments de tension familiale, puis elle en avait fait une habitude, au grand désespoir de sa mère. Elle avait une guitare et avait appris les accords des chansons de Gram Parsons qu'elle adorait. Elle ne faussait pas. Je le sais parce que plus tard, elle en a joué dans des soirées passées dans sa cour arrière.

Jusqu'à ce qu'elle fréquente les jeunes de la rue, j'étais sa grande confidente. Un jour, elle m'a dit de ne pas m'en faire pour elle. Elle vivait toutes sortes d'expériences marginales - c'était ses mots -, mais elle savait où s'arrêter. C'était une brillante, une première de classe. Je ne suis pas étonnée qu'elle ait réussi ses études avec brio. Bien d'autres qu'elles auraient tout abandonné.

Elle me répétait souvent que j'étais chanceuse de vivre dans une famille "normale". Elle l'était tellement que je n'avais rien à raconter, contrairement à elle. Son père était alcoolique et sa mère l'avait quitté pour les protéger. Plus tard, elle le reverra pour apprendre qu'il allait mourir des complications dues à son incapacité de se passer de la bouteille.

On s'est retrouvées alors qu'on fréquentait l'université. Elle en socio, moi en philo. Son chemin était tout tracé. Elle allait venir en aide aux jeunes de la rue. J'étais convaincue qu'elle ferait une excellente intervenante. Je ne me suis pas trompée. On a souvent discuté de situations critiques, sans jamais qu'elle ne dévoile les noms des jeunes impliqués. Avec mon approche philosophique des problèmes, je lui apportais un autre éclairage qu'elle me disait beaucoup apprécier.

Elle s'est mariée, puis est vite tombée enceinte. Je l'enviais, incapable que je suis d'avoir des enfants. Je me console en me disant que je suis devenue marraine d'une belle petite fille aux cheveux blonds et aux yeux pétillants comme ceux de sa maman. Aujourd'hui, c'est une grande adolescente qui prend au sérieux son rôle de sœur aînée.

On s'est fréquentées en couples, mais les meilleurs moments que j'aurai passés avec elle sont ceux où on se voyait sans nos maris. J'y pense maintenant, autant elle a eu d'aventures dans le bout d'adolescence que j'ai connue d'elle, et sans doute après, autant elle était demeurée fidèle au grand amour de sa vie. Je l'aurais su si elle avait eu une aventure ; on se disait tout. Elle avait eu la chance de tomber sur un homme bien.

L'an passé, on s'est offert un "trip de fille". Une virée de quinze jours jusqu'en Floride. Un coup de tête. C'est elle qui en avait eu l'idée. J'y repense avec beaucoup d'émotions. Pour elle qui avait connu plusieurs aventures, s'était même rendue jusqu'au Mexique, c'était un moment de détente. Pour moi, ce fut la grande aventure de ma vie. Ça nous avait beaucoup rapprochées. Elle m'a confié que même quand elle m'avait perdue de vue, elle était certaine ce serait passager. Elle a ajouté que j'étais sa grande amie et sa confidente.

Puis il y a eu la marche rapide. C'était un défi pour moi. Je ne suis pas grosse, mais j'ai un poids au-dessus de ce qu'il devrait être. Elle était demeurée svelte, malgré ses trois enfants. Elle me devançait de temps à autre, puis se retournait et me regardait avec un grand sourire.

C'est la dernière image que j'ai d'elle: ce sourire moqueur quand le camion qu'elle n'a jamais vu venir a surgi.

La revanche

Sa timidité était malade. Elle était toujours en retrait des autres, rougissait dès que l'enseignante l'interpellait, bégayait des phrases incohérentes en guise de réponse, puis baissait la tête et devenait aussi immobile qu'une statue. Elle agissait de même avec ses compagnes de classe qui s'amusaient à ses dépens. Pour se protéger, je l'ai compris plus tard, elle devint froide et distante. Il n'y a que moi qui pouvais l'approcher sans qu'elle se renfrogne. On était voisines depuis notre naissance. Bébés, nos mères nous mettaient souvent ensemble dans un petit parc, afin de pouvoir jaser l'esprit tranquille. À l'enfance, mon amie insistait pour qu'on joue ensemble à l'écart. J'étais mal à l'aise. J'aimais bien la compagnie des autres. On a fini par trouver un compromis. Je lui réservais un moment dans la journée, puis je pouvais faire ce que je voulais. Je ne sais pas à quoi elle occupait ses loisirs en mon absence. J'ai souvent entendu sa mère lui reprocher de rester seule à la maison aussitôt que je partais. Elle lui disait qu'il n'était pas normal qu'elle soit presque toujours seule, puis elle me donnait en exemple. « Ton amie s'en va les voir les autres, elle. » Mon amie ne lui répliquait jamais et cela la mettait hors d'elle. J'ai fini par déguerpir pour ne pas entendre le monologue de plus en plus grossier de sa mère.

L'adolescence n'a rien fait pour arranger les choses. Elle était quasi rachitique, plutôt élancée, les cheveux toujours en bataille, affligée d'une sévère acné. Comédons, papules, nodule et pustules se bousculaient à qui mieux mieux sur son visage ; tout le contraire de mon apparence. J'ai vite compris que j'étais plus belle à leurs yeux quand les garçons nous voyaient ensemble. Les autres filles m'ont vite reproché de me tenir avec elle, alors j'ai menti. Au début, je disais que sa présence m'était imposée par ma mère, qu'elle me servait de chaperon. Peu à peu, j'ai commencé à dire des petites vacheries sur elle, dans son dos. Puis les vacheries ont grossi. Je trouvais tout de même bien pratique qu'elle m'accompagne quand je sortais le

soir. Ma mère était moins inquiète et sa mère ravie. Si elle avait su. Je passais mes soirées à rigoler avec les autres filles tout en jetant un coup d'œil aux garçons. Ce qu'on a pu en dire des conneries sur eux ! Quand un brave qui me plaisait s'avavançait, on s'éclipsait quelques minutes. Pendant tout ce temps, mon amie voisine se morfondait toute seule dans son coin.

Plus le temps passa, plus je dis des méchancetés sur elle en son absence. Je l'appelais ma béquille, je l'imitais, je racontais ses confidences censées être demeurées secrètes, entre autres sur les garçons qu'elle me disait trouver de son goût. Bref, je l'a trahissais sans remords. Puis un jour, elle a tout appris de mon comportement. Elle n'a rien dit, ne m'a fait aucun reproche, mais elle a refusé de me voir à partir de ce moment-là. Peu après, elle a déménagé et je n'ai plus entendu parler d'elle jusqu'au jour où elle est réapparue. Elle avait changé. Elle était devenue très belle et surtout, elle avait réussi à vaincre sa timidité. Elle m'ignora. Peu à peu, je me suis retrouvée seule. On m'évitait comme la peste. Je ne comprenais plus rien. Au bout d'un certain temps, elle est venue vers moi et m'a lancé d'un air dédaigneux : « Tu te rappelles toutes les vacheries que tu as pu me dire à propos des autres ? Je leur ai tout raconté. »

Un matelot téméraire

Le drame a eu lieu dans la ruelle Sous-le-Cap à Québec. Cette venelle, située là où, à marée haute, la rivière Saint-Charles léchait la falaise jadis, fut d'abord un sentier bien pratique vers le Palais de l'Intendant, avant de devenir un passage pavé de bois, surmonté d'un réseau de passerelles, entre les maisons donnant sur la rue Saint-Paul, laquelle s'était ajoutée au fil du remplissage de la large embouchure de la rivière, et les hangars et dépôts adossés au cap. J'aime y faire un détour de temps à autre. Le jour, on y circule sans crainte. La nuit, avant l'éclairage électrique, c'était tout autre chose. Il fallait être téméraire pour s'enfoncer dans ce lugubre tunnel. En cette soirée du 10 novembre 1891, un matelot éméché osa. À l'autre bout, deux malfrats empruntaient le même chemin, mais en sens inverse.

Au bout d'une centaine de pas, ils bifurquèrent pour s'installer au fond d'une impasse peu profonde, longeant un hangar jusqu'à la falaise, avides de se partager le butin de leur dernier vol. Ils s'éclairaient à l'aide d'un fanal, certains de ne pas être dérangés. Le visage balaféré du plus vieux n'en était que plus lugubre. Il se faisait tard. Dans la maison de trois étages, derrière laquelle nos bandits se trouvaient, les occupants étaient endormis. Autour d'eux, une profonde noirceur faisait écran. Les autorités municipales avaient à peine entrepris de remplacer, dans les rues, les réverbères à gaz ou à l'huile de pétrole par des lampes à incandescence de l'Américain Thomas Edison, grâce à l'électricité fournie par le tout nouveau barrage de la chute Montmorency. Les ruelles, pour leur part, étaient dépourvues d'éclairage. Bref, nos deux malfaiteurs avaient choisi un lieu discret. Ils y savouraient leur coup de chance. Ils s'étaient introduits dans un commerce pour y voler quelques effets. Quelle ne fut pas leur surprise d'y découvrir une cagnotte bien remplie que le marchand, imprudent, avait omis d'emporter avec lui. Ce n'est pas pour l'excuser, mais depuis quelque temps il se faisait

beaucoup de souci pour son épouse dont la maladie progressait sans que la médecine ne puisse la guérir, d'où sans doute son oubli. Ne dit-on pas que le malheur des uns fait le bonheur des autres ?

Rien ne troublait la quiétude des deux complices dans cet endroit surplombé par les fortifications de la Haute-Ville. Construites sous le Régime français, renforcées par les ingénieurs britanniques après la Conquête de 1760, ces dernières avaient traversé les ans sans broncher. Un petit bruit insolite provenant du haut de la falaise se fit entendre, tandis que les complices comptaient les pièces de monnaie que contenait la cagnotte. Ils n'y prêtèrent guère attention, ou peut-être crurent-ils que c'était l'œuvre d'un petit animal. Ils étaient fort occupés à se partager une dizaine de 25 cent, sur lesquels on pouvait voir d'un côté le profil de la reine Victoria, de l'autre une couronne formée de feuilles d'érable. Quand on sait qu'alors une miche de pain coûtait 4 sous, et une pinte de lait six sous, c'était un bon coup qu'avaient réussi nos bandits. Il y avait en outre plusieurs pièces d'un et de cinq cents qu'il leur fallait séparer en deux. Le travail était laborieux. Chacun guettait l'autre, craignant une entourloupette.

On entendit quelqu'un siffler un air marin. Notre matelot de tantôt s'approchait. Vite fait, le fanal fut éteint. Le matelot s'arrêta non loin pour satisfaire un besoin naturel. Les bandits s'étaient concertés brièvement du regard avant que la noirceur ne les enveloppe complètement. Le balafre avait sorti un couteau et fait le signe de trancher la gorge de celui qui venait en leur direction, ce à quoi l'acolyte avait acquiescé. Ces deux-là n'en étaient pas à un meurtre près. Le matelot allait bientôt reprendre sa marche, sans se douter qu'il était attendu. Tout alla très vite.

Une partie du rocher de la Grande Batterie, surplombant la ruelle Sous-le-Cap, se détacha d'un seul coup de la falaise. Les journaux rapportèrent qu'il était passé minuit depuis environ 90 minutes quand les habitants d'une maison de trois étages située rue St-Paul, donnant à l'arrière sur la ruelle Sous-le-Cap, furent réveillés par un bruit sourd, suivi d'un violent fracas. Ils crurent d'abord à un tremblement de terre, tant la maison vibrait. Terrorisés, hébétés, les occupants de la maison se précipitèrent dans la rue Saint-Paul en vêtements de nuit. Une fois la stupeur passée, ils constatèrent que ce qu'ils avaient pris pour

un tremblement de terre était en fait un éboulement. Une section des fortifications avait suivi dans la chute qui écrasa un hangar, emporta les galeries et les escaliers, brisa toutes les fenêtres en arrière de la maison.

Un matelot au regard ahuri surgit de la ruelle. Il avait échappé de justesse à l'avalanche. Il ignorait que le sort l'avait doublement favorisé. Il se jeta à genou et fit un signe de croix. Ceux qui l'entouraient n'en revenaient pas de sa veine. Les deux crapules qui voulurent sa peau furent moins chanceux. En dégagant les ruines dans les jours qui suivirent, on découvrit leurs cadavres, ainsi que des pièces de monnaie qui furent rendues au marchand après que l'enquête policière sur le vol survenu la veille eut établi le lien.

Addendum : l'éboulement sur Sault-au-Matelot a bel et bien eu lieu en novembre 1891. Je dois à l'historien Jean Provencher, une connaissance que j'ai eu le plaisir d'interviewer à la radio, de l'avoir signalé sur son blogue "Les quatre saisons". Jean a rapporté ce qui est arrivé. Je dis comment cela aurait pu se passer. À vous de croire ce que vous voulez.

Cinquième partie

Adrienne

Déjà toute petite, Adrienne sait qu'elle est laide. Vraiment laide. Les gens la regardent bizarrement. Au berceau, ils se penchent vers elle et ne peuvent s'empêcher de faire une grimace. D'aussi loin qu'elle se rappelle, ceux qu'elle croise ont l'une ou l'autre de deux attitudes : ou bien ils la fuient du regard, ou alors ils la fixent intensément, telle une attraction. Elle a un nez énorme, une dentition de sorcière, des cheveux épars et raides, des yeux trop grands, tournés vers l'intérieur. Elle n'est ni mince, ni grosse ; en vieillissant son corps aura plutôt l'air masculin. Sa pilosité aussi. Boutonneuse au surplus, la nature ne l'a vraiment pas gâtée.

Les enfants sont cruels. Adrienne subit plus qu'à son tour leurs paroles blessantes. Elle en aura un mal constant à la poitrine. Est-ce inné chez eux ? Allez savoir. Adrienne dira, plus tard, qu'ils ne font que se pratiquer à devenir adultes. C'est-à-dire tout aussi cruels, mais de façon beaucoup plus hypocrite. Au fond, elle aimait mieux, enfant, entendre les autres de son âge crier "Sauvons-nous, la sorcière arrive" que de voir, plus vieille, les visages tantôt horrifiés, tantôt remplis de pitié, des adultes qu'elle croise. Elle se sent si fragile et si honteuse de leur imposer sa présence.

À l'adolescence, elle attend en vain ses règles. Dame Nature la trouve trop laide et l'empêchera d'avoir des enfants. Ses seins pousseront à peine. Elle n'aura vraiment rien de féminin. Il ne lui viendra cependant jamais à l'esprit qu'elle pouvait être un homme dans un corps de femme ; ni même qu'elle était une femme. Comment un tel corps peut-il l'être, pensait-elle ? Dire qu'elle se sentait à part des autres filles, puis femmes, serait un euphémisme.

Sa mère, très croyante, pour la consoler, lui répète souvent que la beauté est illusion terrestre. "Dieu t'a réservé une place de choix auprès de lui". Pauvre maman. Adrienne ne la

contredisait pas, mais n'en pensait pas moins, en son for intérieur, "Si Dieu existe qu'il aille en Enfer !" Elle disait cela, puis riait dans sa tête, imaginant le Diable piquant les fesses d'un vieillard repentant. Il le méritait bien, pour l'avoir si dépourvue de beauté.

L'enfance, puis l'adolescence passent. L'Enfer, elle le vit tous les jours. Adrienne ne sourit jamais. Une fois dans son enfance, elle ose faire un sourire à une fillette qui vient d'arriver dans son école. Celle-ci la regarde d'un air furieux, puis lui lance "Même quand tu souris, tu es plus laide que ma chienne qui est la plus laide des chiennes au monde". C'était une chienne chinoise à crête mixée à du Chihuahua. Elle ajoute : "Mimi, je l'aime. Toi, je ne te déteste de m'avoir souri." Adrienne ne pleure pas même si ça lui fait affreusement mal. Elle s'est endurcie.

Elle porte sa laideur comme une étiquette. Hélas, il n'y a pas le mode d'emploi pour qu'elle puisse au moins de sentir propre. Au contraire, elle découvre que la laideur a une odeur. Des adolescentes, plus méchantes que les autres, prennent l'habitude de se boucher le nez quand elles doivent passer près d'elle. Où alors, elles font exprès un détour pour marcher le plus loin possible d'elle. Elle est dévalorisée, rejetée, mise à l'écart.

Vient l'âge adulte. Le seul travail qu'elle peut dénicher est celui de femme de ménage la nuit, en solitaire. Au moins le jour, la plupart du temps, elle dort. Encore faut-il qu'elle fasse les courses. Chaque fois c'est pénible. Elle vit seule, avec le malheur comme compagnon. C'est lui qui orchestre sa vie. Peut-être même est-il responsable de la mort de sa mère, survenue alors qu'Adrienne vient tout juste de terminer ses études. Son père ? Elle n'a jamais su qui est cet homme qui a fui avant même qu'elle puisse en garder un quelconque souvenir. Elle se sentira coupable toute sa vie, convaincue que c'est à cause d'elle qu'il a quitté sa mère. Coupable aussi de la mort de sa mère. Une maladie mystérieuse l'emporte en quelques semaines à peine. Adrienne est certaine que c'est le chagrin qu'elle lui causait qui l'a rongée jusqu'à ce que son corps se désagrège.

Des années durant, elle vit sans vraiment vivre. Rien de ce qui arrive aux autres femmes ne se passe : ni les sorties entre filles, ni la rencontre d'un amoureux, ni le projet d'une vie commune, puis familiale, ni les amis que l'on reçoit, ni les enfants qui nous émerveillent, nous

donnent des joies, des peines, des soucis, ni les artifices qui nous convainquent un temps que nous serons toujours belles, ni rupture, ni amant, ni l'émoi d'un nouvel amour, ni la fierté de la réussite de nos enfants rendus à l'aube de leur vie d'adulte, ni le bonheur d'être grand-maman. Tout cela et bien plus, ce n'est pas pour les laides.

Les cheveux gris la surprennent alors qu'elle se regarde, pour une rare fois, dans un miroir. La vieillesse commence son œuvre. Puis un jour, quelques années plus tard, sans crier gare, la paralysie s'installe. Par chance, son employeur qui ne la voit jamais s'en inquiète. Deux nuits sans ménage, dans un des bureaux les plus actifs de la ville, ça parait. Il a la présence d'esprit d'aller chez elle. Elle a beau être laide, elle est une de ses employées les plus efficaces. Il la trouve incapable de bouger, alerte les autorités. On la transporte dans un hospice.

À partir de ce jour, un baume s'installe peu à peu sur les plaies douloureuses que lui cause sa laideur. La vieillesse la rend, année après année, semblable aux autres vivant dans l'hospice.

Sans mémoire fixe

Pour quelques jours, j'ai dû dormir sous un pont. Celui qui traverse la rivière Saint-Charles à la hauteur du boulevard des Capucins. Un barrage antimarées crée à cet endroit une petite chute artificielle dont le bruit enterre le trafic des véhicules fonçant vers le Centre-Ville de Québec. Non loin, très tôt le matin, des pêcheurs jeunes et vieux lancent leurs lignes d'un geste ample. J'ai tout mon temps pour les observer. Quel imbroglio ! Avant ma mésaventure, je jouissais d'une coquette petite maison, nid douillet où je rentrais le soir satisfait d'avoir accompli mon devoir de fonctionnaire. J'ai tout perdu, ma maison, mon emploi, ma femme, mes effets personnels et ma voiture. Ça m'apprendra à sortir de chez moi sans mes clés.

Ce matin-là comme les précédents, je me dirigeais à pied vers le bureau en sifflotant, une marche de quelques minutes à peine, quand je pris conscience de mon oubli. Il m'était venu l'idée de faire tinter mes clés pour rythmer la mélodie. Zut ! Pas de clés. Pourvu que Nicole, ma femme, soit encore à la maison. Je me précipitai en sens inverse. Tout essoufflé, je m'apprêtais à entrer chez moi quand soudain la porte s'ouvrit. Un homme sortait. Que faites-vous là ? me dit-il d'un air interloqué. Aussi étonné que lui, je bafouillai que dans ma hâte j'avais dû me tromper. Il me regarda d'un air maussade, puis finit par convenir que cela pouvait arriver. Pour me montrer qu'il ne m'en voulait pas, il me souhaita une bonne journée, ferma à clé la porte de la maison que j'avais prise pour mienne, monta dans une voiture étrangement semblable à celle que je possédais, puis démarra, tandis que de mon côté que je me hâtai sur le trottoir. Quelque chose clochait. Je reconnus chacune des maisons que je croisais. Parvenu au coin de la rue, je levai les yeux et regardai la plaque de rue bien en vue sur un poteau. Je ne m'étais pas trompé !

Sous le choc, je m'effondrai et me retrouvai assis sur le trottoir. Une dame passa. Ça va, me dit-elle. Je devais avoir mauvaise mine. Pour la rassurer, je lui répondis qu'il m'arrivait de temps à autre de ressentir des étourdissements. Tout ce que je pouvais faire dans ces cas-là, c'est m'asseoir et attendre que cela passe. Je la remerciai de sa sollicitude. Elle me sourit et poursuivit son chemin. Je ne pouvais demeurer ainsi sans attirer d'autres regards. Je me levai donc et fis la seule chose sensée qui me vint à l'esprit : je me dirigeai vers le bureau. De là, me dis-je, j'appellerai Nicole pour obtenir des explications. En y réfléchissant, j'en étais venu à la conclusion qu'elle me trompait avec ce type. Songeant à son attitude au moment où il m'avait vu, je me suis tout de même dit qu'il avait un culot et un sang froid remarquables. Dans le scénario que j'imaginai, elle lui avait laissé les clés de la maison et de la voiture, qu'il ramènerait avant mon retour. Elle savait que je ne mange jamais chez moi dans la journée, préférant un petit restaurant fort sympathique à deux pas du bureau. Ce scénario devait forcément correspondre à la réalité.

J'arrivai furieux à l'édifice gouvernemental où je me rendais chaque jour de la semaine. Un garde de sécurité me demanda ce que je voulais. Je lui répondis sur un ton brusque qu'il devait être nouveau pour ne pas me reconnaître. Désolé monsieur, répliqua-t-il du même ton, je ne sais effectivement pas qui vous êtes. Il exigea que je lui montre ma carte d'accès. Je fouillai dans mon portefeuille. Elle n'y était pas. Je demandai à parler à mon patron, Monsieur Dumoulin. Ce nom était absent du registre des présences. Le garde m'examina d'un air suspect. Votre nom, ordonna-t-il. Il fouilla dans son registre. Mon nom n'y était pas. Monsieur, d'après ce que je vois, vous ne travaillez pas ici. Veuillez circuler, ou j'appelle les autorités policières. Je n'eus guère le choix de quitter les lieux. J'errai toute la journée. Ce qui m'embêta, c'est que je n'avais aucun souvenir du nom de ma rue, ni du parcours pour m'y rendre. Tantôt, quand le garde m'avait demandé mon portefeuille, j'étais demeuré impassible, mais intérieurement je fus atterré de constater qu'il était vide. La situation allait de mal en pis. Je ne me rappelais même plus mon nom.

Désespéré, marchant sans but, j'aboutis sur le sentier qui longe la rivière Saint-Charles. Je m'installai sur un banc public. Je voulus faire le point, mais j'étais trop épuisé. Je

vis le pont non loin et je me résolus à m'installer sous celui-ci. Pour une seule nuit, me dis-je. Plus tard un sans-abri, peiné de ma déconvenue, m'invita à le suivre jusqu'à la popote populaire. J'acceptai d'autant plus volontiers que j'avais très faim. Un des préposés, d'abord surpris de mon allure veston cravate, s'enquit de ce qui m'amenait à fréquenter l'endroit. Il m'écouta sans rien dire, puis m'invita à faire la file pour le repas. Au bout de quelques minutes, alors que j'étais attablé à côté de mon nouveau pote, trois personnes se sont présentées et m'ont demandé de les suivre à la maison. Nicole est très inquiète. Je protestai que celle-ci me trompait. Il n'était pas question que je la revois. L'une des personnes voulue savoir pourquoi je croyais avoir été trompé. Je lui racontai sa duperie. Je l'avais surprise dans les bras d'un autre homme. Ils avaient eu le culot de s'embrasser dans ma propre voiture. Outré, je m'étais rendu dans un bureau gouvernemental dans le but de protester contre cette injustice. On m'y avait chassé sans ménagement. Heureusement, mon ami ici présent m'avait protégé contre un garde qui avait voulu me frapper.

Les trois personnes m'ont souri. Venez, m'a dit l'une d'elle. Nous allons demander à Nicole de vous laisser en paix. Rassuré, j'acceptai de les suivre. Là où on m'a amené, la porte est fermée à clé de l'intérieur. Chaque matin, je m'habille pour ma journée de travail et je guette le moment où elle s'ouvrira. Quelqu'un finira bien par me laisser passer.

Les ultimes vacances

Marthe allait mourir. Il n'est jamais facile pour un médecin d'annoncer la mauvaise nouvelle. L'entretien fut pénible. Elle la suivait depuis plus de trente ans. Elles avaient une passion commune pour les roses. Longtemps, sa patiente avait eu une santé de fer. La secrétaire soupçonnait sa patronne de la convoquer autant pour un échange sur la reine des fleurs qu'à propos des résultats des examens. Hélas tout se fane, tout meurt.

Marthe ne craignait pas la mort, mais elle souhaitait tant vieillir avec Pierre. Ils s'aimaient tendrement, rare privilège après une si longue relation. Elle ne craignait pas non plus pour leurs enfants qui avaient su se débrouiller dans la vie. En pensant qu'elle n'allait pas voir grandir ses petits-enfants, elle fut envahie d'une grande tristesse. Le plus vieux avait à peine huit ans. Pierre était son second amour, survenu alors qu'elle avait trente ans. Le premier était décédé dans un accident de voiture sans qu'ils aient eu d'enfants. Elle avait rencontré Pierre lors des Rendez-vous horticole de Montréal. Le coup de foudre. Qui prend mari prend pays, dit-on. Elle avait quitté sa France natale pour s'installer là où vivait Pierre. Ensemble, ils avaient mis sur pied une petite entreprise horticole qui allait plutôt bien.

Ils pleurèrent beaucoup après l'annonce du diagnostic. Rirent à chaudes larmes au rappel de souvenirs cocasses. Puis, Marthe lui parla d'une voix si ferme que Pierre n'eut d'autre choix que d'acquiescer. C'était une battante, mais elle sut reconnaître avec sérénité l'ultime défaite. Ensuite, elle se rendit voir ses enfants un à un pour leur annoncer sa fin prochaine. Autres pleurs, autres rires, quelques objections aussi, mais tous finirent par se rallier à son choix.

Marthe était atteinte de la maladie de Charcot. Elle ressentait depuis peu une faiblesse musculaire que son médecin avait d'abord pris pour de l'épuisement professionnel. Ce n'était

pas le cas, hélas. Progressivement, elle n'allait plus pouvoir bouger ses bras, ses jambes, et les autres muscles sur lesquels sa volonté pouvait agir. Elle allait avoir de plus en plus de mal à se déplacer, à avaler, à parler. Elle prit conscience du malheur qui la frappait. Son médecin, tout en sachant faire preuve de tact, une qualité que Marthe apprécia, ne lui cacha rien : elle devait s'attendre à perdre sa capacité à respirer et il était bien possible qu'elle décède d'insuffisance respiratoire d'ici trois à cinq ans. Il y avait aussi une faible, mais réelle, possibilité d'altérations des fonctions cognitives, de dépression, et de difficulté à prendre des décisions. Ce n'était pas l'Alzheimer, mais sa mémoire pourrait être touchée.

Marthe avait d'abord cru que le fait de vivre au Québec et d'être devenue citoyenne canadienne allait lui faciliter les choses. Elle avait vite dû déchanter. Le droit de mourir dans la dignité est réservé aux seules personnes en fin de vie, et encore faut-il qu'elles soient pleinement conscientes lors de leur décision. Marthe ne changea pas d'un iota son choix. Le couple partit vers la Suisse vivre ses dernières vacances ensemble.

< < < < > > > >